. Soixante centimes
LE NUMÉRO BI-MENSUEL

7e année

15 janvier 1896.
Tome x. — N° 63.

La revue blanche

Lucien Muhlfeld : *Verlaine.*
Léon Tolstoï : *Les persécutions en Russie (1895).*
Thadée Natanson : *Le peintre Pierre Bonnard.*
Albert Métin : *La nationalisation du sol en Angleterre.*
Jules de Gaultier : *Feuilleton philosophique.*

Henry Gauthier-Villars : *Chronique musicale.*
Edmond Cousturier : *Les Galeries S. Bing.*
Romain Coolus : *Notes dramatiques.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION
AUX BUREAUX
de La revue blanche
1, rue Laffitte

ADMINISTRATION
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE
ÉDITEURS
11, rue de Grenelle

BUREAUX : I, rue Laffitte, Paris.
TÉLÉPHONE 14709.

La revue blanche

bi-mensuelle

RÉDACTEUR EN CHEF

Alexandre NATANSON

ABONNEMENTS

	(UN AN)
FRANCE	12 francs
AILLEURS	15 francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 25 francs par an.

Mort de Paul Verlaine

Il faut bien que les pages prochaines se serrent un peu pour laisser dire d'abord quelques lignes d'adieu à notre vieux maître. Des essais sur Verlaine, on en écrira longtemps, même on a déjà pu en publier, car son œuvre, depuis quelques années, était close. Il n'y a donc pas urgence à disserter. Mais un hommage funèbre n'est pas une étude, et il faut lui dire adieu.

Je crois que nous sommes beaucoup à avoir senti ce matin un petit frisson triste quand un bref et indifférent écho du Figaro nous annonça la mort du poète. Il n'y avait guère de regret dans notre émotion. L'homme était devenu mal abordable et sans intérêt. La misère et les poisons qui la font plus supportable avaient appauvri ce cerveau. L'œuvre était faite, et les piécettes de vers ou les bavardages en prose contournée qu'à l'heure du déjeuner lui soutiraient d'industrieux éditeurs n'ajoutaient rien à sa gloire. Il est bien que point trop de sénilités ne déparent son labeur littéraire.

Mais l'allure de bon vieux satyre chrétien, aumônier de soi-même, donneur et brocanteur d'eau bénite, que les mauvais larrons de la littérature affectaient de goûter chez Verlaine et de populariser ne fut qu'une assez récente et assez courte apparence. Verlaine était intelligent et fin, et malin. Voyez son livre des *Poètes maudits*. Il a su donner bonne figure jusqu'au pauvre Corbière. Dans tout le volume des *Amours jaunes*, il y avait bien quatre bons poèmes. C'est exactement eux qu'a discernés et notifiés Verlaine.

Intelligent, il le fut, mais il méprisa volontiers l'intelligence. Il méprisa du même coup la raison, l'ordre, l'économie domestique et les mœurs qu'on a l'habitude d'honorer. Il vécut libre, c'est-à-dire asservi aux seuls mouvements de son instinct et de sa croyance. Le libertinage à la Watteau de ses *Fêtes galantes*, le libertinage plus dénoué des *Chansons pour Elle*, ne fut pas chez lui davantage une attitude que les coups frappés sur la poitrine, les *Confiteor* et les *Ave* de *Sagesse* et de *Bonheur*.

En ce sens il demeure un modèle proposable même par les pédagogues, en ce sens qu'il ne mentit jamais à lui-même ni à son vouloir. Il a pu sembler à des jugeurs rapides, à des magistrats, que sa vie ait compté des défaillances graves, parfois même criminelles. C'est erreur. Il n'a jamais manqué à sa conscience qui fut si belle de tendresse, de trouble, d'humanité.

« On ne peut pas, me disait un quaker intelligent, on ne peut

pas s'empêcher de le respecter comme une œuvre d'art. » Il a toujours fait ce qu'il venait de penser qu'il pouvait faire : là est la touchante unité de sa vie, le charme presque esthétique de sa démarche ingénue dans le siècle.

⁂

Poète, il sut d'abord à merveille les secrets de son instrument. L'école était bonne qu'on pratiquait sur le Parnasse. Et elle « n'engageait » point, puisque le seul précepte y était de faire les vers « bons ». Chacun y mettait ce que son tempérament lui suggérait.

Il ne faut pas plus être embarrassé du vers, quand on se sent poète, que du clavier, si l'on est virtuose. Leconte de Lisle, Heredia, Coppée, Dierx, Mendès, Mallarmé possédaient de la prosodie tous les tours, et au besoin les tours de force. Verlaine aussi.

Quand il connut son art, il ne demeura point, il partit.

Il partit, il vécut. Et il songea — non, il n'y songea point ! mais tout se passe comme si..., il songea à mettre sa vie dans ses vers. Tel autre y incluait de lointaines légendes, ou les amours des glorieuses courtisanes, ou la noce de l'épicier, ou des théorèmes de géométrie. Paul Verlaine s'écrivit lui-même.

Le cas n'est pas unique. De même qu'il n'est point de coulissier un peu mondain qui n'ait vécu et tenté d'écrire son roman, soit l'adultère où il se dépensa, de même il n'est guère d'étudiant, fût-ce en pharmacie, qui ne s'efforce de rimer, après et selon Alfred de Musset, les griseries et les rancœurs alternatives dont une maîtresse de brasserie fut l'auteur irresponsable.

Mais ce sont, dans les vers de Verlaine, aventures de Verlaine. Tant vaut l'homme, tant vaut la confession. Le charme est bien secondaire que nous vaut l'incontestable maîtrise, l'audace heureuse, l'instrument parfait et charmant de l'écrivain. La grâce unique est dans l'âme du poète. Il a dit, comme il a pensé :

Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie ;

il a vécu les épisodes d'*Amour :*

Ame, te souvient-il au fond du Paradis...
. . . .
Oh, mon enfant, ta voix dans le bois de Boulogne...

Je ne veux pas ouvrir ses livres, parce que je voudrais tout lire, et tout citer, et que cette Revue déjà s'imprime, et qu'on ne songe à dire ici qu'un adieu. Mais enfin si nous voulons porter avec les couronnes l'hommage de notre admiration, il ne serait rien de la dire sans l'expliquer, fût-ce en deux mots. Or la palme du poète serait à celui qui le plus juste sait dire les vers, au meilleur chantre ; qui le plus vrai sait traduire sa pensée, au meilleur artiste ; qui le plus droit sait mener son âme, au meilleur homme. A Verlaine échut cette triple gloire.



Quelle place lui demeurera dans la mémoire des hommes, où une place certes lui est assurée ? A coup sûr, l'avenir lui sera plus juste que ses contemporains. Des jeunes gens l'admiraient, quelques-uns même le compromettaient, car il n'était point, en ces années dernières, puéril follicule qui ne le voulût accaparer. C'est à la propagande de M. Jean Moréas et de M. Maurice Barrès (vers 1882), avant tous autres, qu'il doit sa tardive notoriété. Mais ses compagnons d'âge furent médiocres, ou pis.

Confrères, mal frères de moi,

leur criait-il. Seul M. Edmond Lepelletier l'aimait, et pour ce il lui sera pardonné bien des sottises et bien des injustices. M. Coppée, que Verlaine aimait tant, offrait plus volontiers un secours qu'une chronique. Ce n'était pas assez, le bon poète aura mieux, et beaucoup mieux.

Sans doute les jeunes gens affichent des snobismes diversement écœurants, mais je crois sincère leur goût de Verlaine. Aussi bien se tromperaient-ils et l'oublieraient-ils qu'une autre génération viendrait, et qui l'adorerait. On ne peut pas, un jour ou l'autre, ne pas l'aimer définitivement. La pose de Musset, le manque manifeste de sincérité de cet écrivain dégingandé, amusant et libre, homme de théâtre, mais rien autre, a pu lasser assez tôt les lecteurs nouveaux. Le train-train gniangnian, la mollesse, puis le métier par trop incomplet du grand Lamartine rebutent aujourd'hui. On le remet à la mode, comme les redingotes 1830, mais on ne le lit pas.

La juste gloire mettra tôt Verlaine auprès de Hugo, de Vigny, de Baudelaire. Hugo est le torrent, et aussi le ruisseau. On y boit à sa soif, il ne tarira jamais ; seulement il. . . déposera. Les œuvres superfétatives seront oubliées, comme *Agésilas* et *Attila*. Tant que des cœurs sensibles et délicats se heurteront à la femme et à la vie, le poète de *Dalila* et de *la Maison du Berger* aura ses fidèles. Jusqu'à ce qu'on ait dépouillé toute laideur, jusqu'à ce qu'on ait transformé ce monde en vastes et insipides Champs-Elysées, il faudra bien lire ses dégoûts et sa peine dans le lamentable Baudelaire. Et aussi longtemps qu'il naîtra des passionnés, des chrétiens, des âmes malades, et qui guérissent, et qui retombent, des amoureux de la vie, c'est-à-dire ceux à qui elle donne ses caresses accidentelles et ses contusions chroniques, aussi longtemps il demeurera des confidents et des dévots de Paul Verlaine.

LUCIEN MUHLFELD

Les Persécutions en Russie

(1895)

Si l'on m'a chassé, vous aussi on vous chassera (JEAN, XV, 20.)

Cet été nous reçûmes du Caucase la nouvelle de persécutions dirigées contre des sectaires fixés dans le pays, appelés doukhobors. On parlait de sévices exercés contre eux par les Cosaques, de quatre personnes tuées, de femmes violées, de villages populeux entièrement détruits.

Quelques nouvelles de ces persécutions transpirèrent dans les journaux soumis à la censure, et le gouvernement ne protesta pas. La liberté de la presse n'existant pas en Russie, il était impossible de distinguer le vrai d'avec le faux. Aussi, pour savoir la vérité, je résolus d'aller moi-même au Caucase.

Je ne voyageais pas pour mon agrément. C'est pourquoi de Tiflis, je pris, sans m'arrêter, le chemin de fer dans la direction de Bakou jusqu'à la station d'Evlakh. De là, je me dirigeai en voiture vers le nord jusqu'à la ville de Noukha, au pied de la chaîne principale du Caucase. C'était l'un des endroits où l'on déportait les sectaires, et j'espérais y trouver des renseignements précis sur les doukhobors et sur leur situation actuelle. Ayant appris à Noukha que les doukhobors avaient été transférés dans le district de Signakh, je me rendis dans ce district et c'est là, comme aussi pendant mon voyage, que je vis des doukhobors, que je pus causer avec eux et que j'appris tous les détails que je consigne ici.

Mais avant de raconter ce que j'ai appris sur les persécutions actuelles, je dois dire ce que je savais déjà et ce qu'on m'a raconté dans le pays sur l'origine, les croyances et l'organisation des doukhobors.

La secte des doukhobors apparut en Russie vers le milieu du siècle dernier et ce n'est pas la première fois qu'ils ont été en butte aux persécutions et aux exils. Au commencement de ce siècle, ils habitaient le gouvernement de Tauride ; mais, vers 1840, un oukase de l'empereur Nicolas Ier les exila en Transcaucasie. On les fixa dans le district d'Akhalkalaki, gouvernement de Tiflis, à 5.000 pieds au-dessus de la mer, dans un endroit humide et montueux, où le millet ne pousse qu'avec difficulté.

Malgré les conditions défavorables où elles furent placées, les colonies doukhobores prospéraient et le nombre des sectaires augmentait de jour en jour ; ils furent bientôt à l'étroit et les uns émigrèrent dans le gouvernement d'Elisabethopol et les autres dans la province de Kars, alors nouvellement acquise.

Je ne veux pas exposer en détail les croyances des doukhobors, mais en voici les principes généraux tant d'après les conversations que j'ai eues moi-même avec eux que d'après le

meilleur exposé de la doctrine : *Les doukhobors, leur histoire et leurs croyances*, par Oreste Novitzky, deuxième édition, 1882 (livre autorisé par la censure).

Les doukhobors n'attribuent pas une grande importance au Christ comme personnalité historique : il n'est, pour eux, que l'image de l'effet que produisent sur l'âme la divine Raison ou la Parole. Ils reconnaissent l'existence du Christ comme être réel, ainsi que ses actes, ses doctrines et sa Passion, mais uniquement dans un sens spirituel ; ils affirment que c'est en nous que le Christ doit être conçu, qu'il doit grandir, qu'il doit prêcher, qu'il doit souffrir, mourir, ressusciter et faire son ascension au ciel.

« Adorant Dieu par l'esprit, les doukhobors soutiennent tous que l'église, avec ce qui s'y passe et ce qui s'y rapporte, n'a ni importance, ni utilité. " Notre conscience nous défend d'aller dans les églises, car elles ne sont pas saintes, puisqu'elles sont passagères et non éternelles ". Comme, pour eux, la Divinité réside dans l'âme de chacun, c'est dans l'âme que doit résider l'église de cette Divinité. " Notre église, disent les doukhobors dans leurs catéchismes, n'est construite ni sur une montagne, ni en bois, ni en pierre, elle est construite dans notre âme. " L'église est partout où deux ou trois personnes se réunissent au nom du Christ. N'admettant pas l'église extérieure, les doukhobors n'ont pas besoin de ses mystères et de ses rites. Les ikones ou, comme ils les appellent, les symboles n'ont aucun caractère de sainteté, et en général, ils ne se servent pas de représentations de la Divinité. Dans un de leurs cantiques, voici ce qu'ils disent à ce propos : " Nous ne révérons pas les images que les hommes ont faites ; nous ne croyons pas en leur sainteté. Nous révérons une image intérieure, qui illumine notre âme. " (Pages 240, 242, 248 et 252.)

« Ils respectent les saints, mais ils ne leur adressent pas de prières : ils ne les invoquent pas à leur secours, car les saints n'ont mérité que pour eux seuls, auprès de Dieu. Ils ne prient pas non plus pour le salut des autres hommes. A sa naissance l'enfant reçoit un nom chrétien, mais on ne fait aucune prière. Ils n'adressent leurs prières qu'à Dieu et, à certaines époques, ils les font en commun, en chantant des psaumes. Quand ces réunions sont terminées, les doukhobors s'embrassent et se saluent les uns les autres pour témoigner de leur respect à l'esprit divin qui est dans chaque homme.

« Ils reconnaissent les Ecritures comme venant de Dieu, mais ils ne les admettent pas comme base de leurs principes religieux. " Dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, disent les doukhobors, nous ne prenons que ce qui nous est utile ", c'est-à-dire la plus grande partie de la morale. Tout ce qui, dans les Ecritures ne concorde pas avec leur doctrine, ils ne l'admettent pas, ou bien ils l'expliquent dans un sens extraordinaire et mystérieux. Leur doctrine s'appuie principalement sur la tradition qui leur vient des ancêtres et qu'ils appellent " livre vivant " (car il vit dans leurs mémoires et dans leurs cœurs), par opposition avec notre Bible, composée, disent-ils, de lettres " mortes ". Le livre vivant est formé de ce que les doukhobors

appellent les " psaumes ", formés, de vers tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament et surtout de vers de leur propre composition. Le nombre de ces psaumes est très grand : il va sans cesse en augmentant, car les doukhobors en composent toujours de nouveaux. Comme il serait impossible à un seul sectaire de le connaître en entier, le livre vivant n'est pas conservé par un seul individu, mais par toute la génération. Ainsi, pour le former dans son ensemble, il faut, pour ainsi dire, rassembler toutes les âmes et toutes les mémoires des doukhobors. Ce livre se transmet par morceaux de génération en génération ; en général le père l'apprend à son fils, et pas un mot ne s'en est perdu, pas un mot ne peut s'en perdre, jusqu'à la fin et même après la fin du monde, puisque l'âme, gardienne du livre, ne périra jamais. Plus vite disparaîtra notre Bible, visible, périssable, morte, comme disent les doukhobors, et, avec elle, la vraie parole de Dieu. Voyez ce que, déjà, nous en ont fait perdre les fausses interprétations des Evangélistes et les mauvaises traductions de la langue dans laquelle enseignaient les prophètes, Jésus et les apôtres. » (Pages 242-244.)

La morale des doukhobors peut se résumer en ceci : tous les hommes, par leur nature, sont égaux ; les différences extérieures, quelles qu'elles soient, ne signifient rien. Cette idée de l'égalité des hommes, les doukhobors l'ont transportée dans leur conception de la forme du gouvernement : les fils de Dieu feront d'eux-mêmes ce qu'il faut faire, sans qu'on les y force. Sur la terre il n'est besoin d'aucune autorité, ni spirituelle, ni temporelle, parce que tous les hommes sont égaux, et sont tous soumis de la même manière à la tentation du péché. C'est pourquoi les doukhobors, sans se révolter contre les puissance établies, ne s'y soumettent pas complètement. Ils les respectent, mais en déclarant que toute hiérarchie, et en particulier le pouvoir impérial, est contraire à leurs idées. Les fils de Dieu n'ont pas besoin de tribunaux. " A quoi servent les juges ? disent-ils. Qui voudrait volontairement nuire à son prochain? " Ils défendent aussi de jurer au nom de Dieu ; c'est pourquoi dans n'importe quelle circonstance, ils refusent de prêter serment, notamment au moment du service militaire. Ils regardent aussi comme défendu de porter les armes et de combattre un ennemi : ils l'ont bien montré, quand quelques-uns d'entre eux, faisant partie du régiment de Vologda, jetèrent leurs armes au siège de Perekop, pendant la première guerre turque (236-237).

Dans leurs rapports avec les hommes, ils sont d'une rare politesse et quelque peu solennels. Grâce à la moralité de leur vie de labeur, les doukhobors sont remarquables par leur haute taille, leur force et leur beauté physique.

Dans leur vie de famille, les rapports entre les parents et les enfants sont à remarquer. Les enfants n'appellent pas « père » et « mère » les auteurs de leurs jours. Le père, s'il est jeune, est appelé par son petit nom, Ivan, par exemple, mais le plus souvent par le diminutif « Vania » ; s'il est vieux, on l'appelle le « vieux ». Les enfants appellent leur mère, si elle est jeune « niania » (celle qui s'occupe des enfants), si elle est âgée, « la vieille ». On appelle le père et la mère le vieux et la vieille

parce qu'ils s'efforcent ou doivent s'efforcer (1) de faire le bonheur de leurs enfants. Si on appelle la mère « niania », c'est parce que c'est ordinairement elle qui élève ses enfants. Les parents ne disent pas en parlant de leurs enfants « le mien », mais « le nôtre ». Les maris appellent leurs femmes « sœurs », et les femmes leurs maris « frères » (p. 261).

L'assistance mutuelle est extrêmement développée chez les doukhobors. Dans le village de Gorelovka, district d'Akhalkalaki, une maison de trois étages a été bâtie, sur les ressources communes, pour l'entretien des orphelins et des invalides. Dans ces derniers temps, cette maison était dirigée par Loukéria Vassilievna Kalmykoff, la veuve de l'ancien directeur. Le trésor commun, ainsi qu'un autre capital, était aussi entre les mains de Loukéria Vassilevna. A sa mort, il y a environ huit ans, la gestion de ce capital, de ce trésor commun et de l'orphelinat devait revenir à Pierre Veriguine, qu'elle avait désigné de son vivant comme légataire universel. Mais aucun document juridique ne démontrait les droits de Veriguine. Le frère de Loukéria Vassilevna, Goubanoff, réclama l'héritage, et, après arrêt du juge de paix qui ratifia ses prétentions, il hérita de tout le trésor commun.

Cette injustice flagrante fit une révolution chez les doukhobors. Il se forma deux partis; l'un, le moins nombreux, avec tout le village de Gorelovka et quelques habitants des autres villages, était pour Goubanoff; l'autre, plus nombreux que le premier, formé des sept villages du district d'Akhalkalaki, de la plupart des habitants de la province de Kars, et du gouvernement d'Elisabethopol, soutenait Pierre Veriguine. (Il y a environ 20.000 doukhobors au Caucase). D'abord le grand parti chercha justice auprès du gouvernement et protesta en s'appuyant sur la loi. L'affaire dura très longtemps, passant d'une instance à une autre, et, d'après ce que disent les doukhobors du grand parti, grâce à de faux témoins, gain de cause resta à Goubanoff et à ses partisans.

Convaincus de ne pouvoir trouver justice auprès du gouvernement, les doukhobors résolurent alors d'agir par eux-mêmes. Ils rassemblèrent un nouveau capital de 100.000 roubles, et le donnèrent à gérer à Pierre Veriguine, autour duquel ils se groupèrent encore avec plus d'amitié qu'auparavant.

Toutes les sectes religieuses suivent ordinairement le même développement: se forme-t-il une secte animée d'une idée religieuse et morale, persécute-t-on cette secte, son bien-être matériel devient plus grand, dès que les persécutions ont plus ou moins cessé; mais, en même temps que le bien-être matériel augmente, la ferveur religieuse et morale diminue ou tout au moins cesse de croître, contrairement à ce que soutiennent des économistes en vogue, d'après lesquels la moralité d'une société est étroitement liée à son état économique. C'est ce qui arriva chez les doukhobors du Caucase : riches, ils commencèrent à accomplir avec moins de ferveur les devoirs que leur enseigne leur doctrine. Ils cessèrent de vivre modeste-

(1) Jeu de mots intraduisible.

ment; ils se mirent à fumer, à boire, à plaider; et surtout, plus grave manquement à leur foi, ils se soumirent au gouvernement et firent leur service militaire. Mais, à ce moment, il arriva que le dommage causé à la secte par Goubanoff, et la partialité des pouvoirs qui avaient rendu un jugement nettement contraire à la justice, excitèrent les doukhobors, et l'influence de Pierre Veriguine et des meilleurs du parti les força à revenir à leur tradition religieuse. Ils cessèrent de fumer, de boire du vin, de manger de la viande et se mirent à distribuer leur fortune.

Cependant, grâce aux intrigues du petit parti, Pierre Veriguine, le principal auteur de ce retour des doukhobors, et les meilleurs du parti, furent accusés d'excitation à la révolte et exilés à Kola, et dans les autres villes du gouvernement d'Arkhangelsk. Cet exil grandit encore Veriguine aux yeux des sectaires et son influence sur eux augmenta. De son exil, Veriguine continuait à diriger le mouvement religieux des doukhobors. Le gouvernement, apprenant ce qui se passait, transféra Veriguine du gouvernement d'Arkhangelsk dans une des villes de déportation les plus terribles de la Sibérie, à Obdorsk.

Pendant son transfert en Sibérie, qui eût lieu cet hiver (1894-1895), Veriguine reçut, à Moscou, la visite de son frère, Vassilii Veriguine et de son cousin Verechtchaguine, venus tous deux du Caucase pour le voir. (Tous deux sont aujourd'hui en prison.)

Revenus dans leur pays, ils rapportèrent une proposition de Pierre Veriguine, adoptée par tout le grand parti, par laquelle tout doukhobor devait refuser de prêter serment, de faire son service militaire, d'accomplir aucun des actes réclamés par le gouvernement, et enfin s'engageait à détruire ses armes. C'est à partir de ce moment que les doukhobors commencèrent à se dérober au service militaire. Le premier qui donna l'exemple de ce refus fut Matveï Lebedeff, qui servait à Elisabethopol, dans un bataillon de réserve. Son excellente conduite, son honnêteté, son activité, son intelligence l'avaient fait nommer sous-officier. Cette nomination était exceptionnelle, puisqu'il était défendu de donner aucun grade à un doukhobor.

On avait fixé, pour la proclamation du refus de servir, le premier jour de Pâques (1895). Une des particularités de la doctrine des doukhobors, c'est que, quoique n'admettant pas l'église, ils observent les fêtes religieuses en leur donnant une signification symbolique. C'est pourquoi, considérant le jour de Pâques comme une fête, ils l'avaient choisi de préférence. Comme de coutume, tout le bataillon devait aller à l'église et, après la cérémonie, être passé en revue. Les doukhobors pouvaient ne pas aller à l'église, mais ils devaient attendre sur la place la fin du service religieux, pour assister à la revue.

Matveï Lebedeff déclara à ses « frères », une dizaine de doukhobors qui servaient avec lui dans le même bataillon, qu'il ne fallait pas aller à la revue, puisqu'ils avaient tous résolu de ne plus servir. Tous les dix consentirent, et ils restèrent à la caserne.

Quand, pendant la revue, on s'aperçut de l'absence de Lebe-

deff et de ses «frères», on envoya un soldat les chercher. Celui-ci revint annoncer qu'ils refusaient de venir. Alors on envoya un sergent-major. Arrivé à la caserne, il se mit à réprimander et à menacer Lebedeff. Celui-ci se contenta simplement de déclarer que lui et ses camarades n'avaient pas été à la revue, car ils avaient décidé de ne plus faire leur service militaire, le service militaire étant contraire à la doctrine du Christ qu'ils professaient. Mais, quand le sergent-major se mit à le menacer de toutes sortes de punitions, Lebedeff, pour donner plus de force à sa résolution, décrocha son fusil du ratelier et le donna au sergent-major. Alors, effrayé de cette résolution si ferme, le sergent-major changea sa manière d'être : il lui demanda pardon de ses invectives et l'exhorta à réfléchir et à changer d'avis. Mais Lebedeff resta inflexible. A ce moment les troupes revinrent de la revue, et la conduite de Lebedeff fut connue des officiers. Pour isoler les uns des autres les camarades de Lebedeff qui servaient dans d'autres compagnies que lui, on leur donna l'ordre d'aller prendre leur poste de sentinelles. Ne connaissant pas encore le refus définitif de Lebedeff, ils obéirent.

Cependant le commandant de la compagnie où servait Matveï commença à lui « faire de la morale »; car Lebedeff était aimé autant des officiers que des soldats, qui pleuraient quand il fut emmené. Après les prières, vinrent les menaces. Mais elles ne produisirent pas plus d'effet. Alors le commandant le fit incarcérer, et on le conduisit dans un cachot souterrain appelé « le trou », où on le garda neuf jours sous un régime sévère, c'est-à-dire en lui donnant du pain et de l'eau en très petite quantité.

Les dix autres doukhobors, relevés de leur poste, apprenant que Lebedeff était en prison, prirent leurs fusils et les rendirent à leurs sergents-majors, proclamant leur volonté de ne plus servir, le service militaire étant contraire aux préceptes du Christ et au service de Dieu. On les mit en prison, mais on les sépara de Lebedeff et l'on eut grand soin d'empêcher toute communication entre eux. Mais ces communications s'établirent forcément, puisque les soldats qui gardaient les prisonniers étaient pour eux. Et Lebedeff par ses conseils soutenait le courage de ses frères en religion.

L'affaire se poursuivit devant le Conseil de guerre. Pendant l'instruction, on essaya d'agir sur eux en les menaçant de les fusiller; mais ils ne changèrent pas de résolution. Ils s'étaient tellement fait à l'idée de la mort qu'ils furent très étonnés quand ils apprirent que la peine capitale ne leur serait pas appliquée.

On les jugea à Tiflis le 14 juin. Le Conseil de guerre condamna Lebedeff à trois ans et les autres à deux ans de bataillon de discipline. Le commissaire du gouvernement interjeta appel de cette décision, et l'affaire n'est pas encore définitivement jugée. Personne ne sait le sort qui leur est réservé. Ils sont actuellement dans la prison militaire de Tiflis attendant avec soumission la décision qui sera prise à leur égard. J'ai eu la chance de les voir pendant quelques instants. Ils sont tous pleins de courage, bien portants et ils ont l'air aussi gai que s'ils étaient à la veille d'une fête.

A la suite de ce fait, les refus de servir se suivirent les uns les autres. Ainsi à Olty (gouvernement de Kars), sur la frontière turque, 6 doukhobors, à Kars, 1, à Akhalkalaki, 5, à Dilijane, 2, refusèrent de faire leur service. Il y eut encore un orthodoxe qui suivit cet exemple à Tiflis, et un autre à Manguins Ces derniers refusèrent de servir parce qu'ils avaient reçu des lettres où leurs parents leur disaient qu'ayant embrassé la vraie foi, professée par les doukhobors, ils jugeaient comme un péché de faire le service militaire : en conséquence ils priaient leurs enfants de jeter leurs armes aussitôt qu'ils entendraient parler de doukhobors réfractaires. Tous sont à l'heure actuelle en prison.

Quant à la façon dont ces refus furent acceptés par les autorités, voici ce que les doukhobors racontent, par exemple, au sujet des cinq réfractaires d'Akhalkalaki. On les introduisit dans la cour de la prison et on les mit sur un rang. Alors on donna l'ordre aux Cosaques de mettre pied à terre et de charger leurs fusils. Voyant ces préparatifs, les doukhobors demandèrent la permission de faire leurs prières ; on leur accorda la permission qu'ils demandaient. Les prières terminées, l'officier commanda : « Attention ! Joue ! » et il laissa les Cosaques dans cette position pendant quelques minutes. Les doukhobors se tenaient debout, tranquilles, attendant le commandement de « feu ». Mais l'officier fit relever les fusils, et proposa aux doukhobors de prendre les armes. Comme ceux-ci refusaient de nouveau, les Cosaques reçurent l'ordre de remonter à cheval et de charger, sabre au clair. Les Cosaques exécutèrent la manœuvre, mais, faisant le moulinet comme s'ils voulaient sabrer, ils se gardèrent de toucher les prisonniers.

Les doukhobors ne changeant pas de résolution, on les fouetta cruellement.

J'ai entendu dire que les autorités s'étaient conduites de la même façon à Kars et à Elisabethopol. Mais personnellement je n'ai pas reçu la confirmation de ce bruit.

Quand un doukhobor refuse de faire son service, il explique brièvement, au moyen de demandes et de réponses préparées à l'avance, les causes de son refus. Voici ces courtes paroles, si simples mais si pleines de l'idée chrétienne :

D. — Pourquoi ne voulez-vous pas servir l'empereur ?

R. — Je voudrais bien accomplir la volonté de l'empereur, mais l'empereur apprend à tuer les hommes, et mon âme s'y refuse.

D. — Pourquoi s'y refuse-t-elle ?

R. — Parce que le Sauveur a défendu de tuer les hommes ; et moi je crois au Sauveur et j'accomplis la volonté divine.

D. — Qui es-tu donc ?

R. — Je suis chrétien.

D. — En quoi est-tu chrétien ?

R. — En ce que je comprends le sens vrai des paroles du Christ, et en ce que je ne veux pas faire ce que vous faites.

« Après cela, dit le doukhobor qui me communiquait ces demandes et ces réponses, le gouvernement ne peut rien faire de nous. »

Ainsi, déjà dès le printemps, commença à se manifester la résolution prise par les doukhobors de ne plus faire de service militaire, et de ne plus se soumettre aux autorités dans tout ce qui était en opposition avec la doctrine du Christ.

Bientôt se présentèrent plus nombreux les cas d'application de cette résolution, dans les conflits avec les autorités. En voici des exemples des plus caractéristiques :

Un prisonnier avait été amené, par étapes, dans le village doukhobor de Rodionovka, pour être, de là, dirigé plus loin. C'était le tour de Théodore Lebedeff, le père de Matveï, de conduire le prisonnier. Théodore Lebedeff déclare au staroste qu'il ne pouvait conduire le prisonnier, contre la volonté duquel il ne pouvait aller, en quoi que ce fût : par conséquent il se croyait inutile. Il le priait en outre de renseigner l'administration à ce sujet. Le staroste répondit : « Je ne veux pas te trahir ; c'est ton affaire. Je t'amènerai le prisonnier, tu en feras ce que tu voudras. »

Théodore Lebedeff rentra chez lui, quand tout à coup le staroste lui amena en effet le prisonnier et partit. Théodore Lebedeff traita celui-ci comme son hôte : il le réchauffa, il le fit boire et manger et le coucha. Le lendemain, voyant que le prisonnier n'avait pas d'argent, il lui donna pour son voyage, 1 rouble 50 et le conduisit hors du village. Quand ils eurent dépassé les dernières maisons, il lui montra deux chemins : l'un dans la direction de l'endroit de son internement; l'autre dans la direction de la liberté ; et il le laissa maître de choisir. Le prisonnier choisit la première route, et se rendit à l'endroit désigné. Ce fait n'eut pas d'autres suites.

Le doukhobor André Popoff, du village d'Orlovka, avait été choisi comme « starchina ». Quand son prédécesseur lui remettant les livres et les sceaux, se mit à lui expliquer ses futurs devoirs, André Popoff dit qu'il ne voulait pas les remplir, ces devoirs injustes ; et il donna sa démission. Immédiatement il fut arrêté et il est aujourd'hui en prison, à Tiflis.

A l'époque où l'on attendait la venue du gouverneur dans les villages doukhobors, treize doukhobors furent désignés par le chef du district pour garder la route. Ils devaient venir armés, mais ils vinrent sans armes. Quand le chef du district leur demanda la raison de leur désobéissance, ils répondirent que les armes leur étaient inutiles, puisque, même s'ils avaient rencontré des brigands, ils n'auraient pas tiré dessus, ils ne les auraient pas frappés, ne pouvant agir que par la persuasion. En même temps, ils déclarèrent qu'ils refusaient de servir le gouvernement. Ils furent arrêtés et sont encore dans la prison de Tiflis. Je donne en note leur nom et le village où ils sont nés (1).

Dans la prison d'Elisabetopol, il y a cent-vingt doukhobors. Les uns ont été arrêtés pour avoir renvoyé leur livret de réserviste, les autres pour avoir refusé différentes fonctions municipales comme celles de staroste, et pour avoir rendu les papiers

(1) Ces indications seraient sans intérêt pour le public français.
Note du traducteur.

et les sceaux du gouvernement, d'autres pour s'être livrés à toute sorte d'insubordinations, comme meneurs.

Beaucoup d'entre eux, entrés en prison, refusèrent, quand on le leur ordonna, d'enlever leurs vêtements, déclarant qu'ils étaient habitués à les porter et qu'ils jugeaient inutile de les enlever. On fut obligé de les leur enlever de force. Ensuite on leur ordonna de revêtir le costume de prisonniers. Ils refusèrent encore, en disant qu'ils n'en avait pas besoin, qu'ils avaient des habits à eux et qu'en outre ils trouvaient peu convenable de porter la livrée des forçats. Et ils restèrent couverts de leur linge, refusant également d'accepter du gouvernement rien autre que du pain et de l'eau.

C'est ainsi et par d'autres moyens encore que les doukhobors continuaient à agir contre le gouvernement.

Mais ce n'était encore là que les premiers pas : ils n'avaient pas encore manifesté solennellement leur renonciation à résister à la violence. Cette manifestation solennelle ils la firent en prenant la résolution de brûler toutes les armes qu'ils possédaient.

Pour juger pleinement un tel acte, il faut comprendre toute l'importance des armes au Caucase. Le port des armes est, dans cette région, non seulement une habitude et une question de convenance, mais encore une nécessité. On se promène en ville armé, on va en visite armé ; on travaille, on garde les troupeaux armé, tant pour se défendre contre les bêtes féroces que contre les brigands. C'est pourquoi la destruction des armes avait une si grande importance aux yeux des doukhobors. Ils montraient par là qu'ils étaient prêts à subir toutes les conséquences de la passivité devant le mal, c'est-à-dire souffrir tous les attentats contre leur vie et leur sécurité, plutôt que de faire violence à un autre homme.

On avait choisi pour accomplir cet acte de foi la nuit du 28 au 29 juin, la veille du jour des saints Pierre et Paul.

La destruction des armes se produisit en même temps dans la province de Kars, le gouvernement d'Elisabethopol et dans le district d'Akhalkalaki (province de Tiflis).

« Dans la province de Kars, me dit un doukhobor, les vieillards, pour éviter les bavardages et les gêneurs, ne nous avaient pas indiqué, à nous, jeunes, quelle place avait été choisie pour la destruction des armes. Ils nous dirent de préparer quatre endroits pour dérouter les autorités. Cependant la police, après avoir cherché et recherché avait visité ces quatre endroits ; mais elle n'y avait rien trouvé et s'était tranquillisée. A la tombée de la nuit, les vieillards nous indiquèrent la place choisie et nous y portâmes nos armes et nous les brûlâmes. Le lendemain le " pristav " (sous-préfet) arriva avec des troupes à cheval et fit ramasser tous les restes. Ensuite tous nos réservistes proclamèrent qu'ils ne voulaient plus servir et ils se mirent à renvoyer leurs livrets. Il y eut à peu près soixante réfractaires: mais on n'en arrêta que quinze, et bientôt on cessa tout à fait de mettre les gens en prison. »

Dans le gouvernement d'Elisabethopol la destruction des armes eut lieu sans encombre.

Mais dans le district d'Akhalkalaki les doukhobors eurent maille à partir avec les autorités. Le récit que je fais de ce qui se passa, je le tiens d'un témoin et je transcris ses paroles presque mot pour mot.

« Nous avions résolu, me racontait un vieux doukhobor, de ne plus faire de service militaire et de ne nous soumettre ni au gouvernement ni à aucune autorité ; nous voulions servir Dieu seul, en suivant la voie qu'il nous avait tracée et en pratiquant la justice. Nous avions aussi résolu de ne faire de tort et de violence à personne, de ne tuer ni homme, ni aucun des autres êtres, pas le plus petit oiseau : par conséquent nous n'avions pas besoin d'armes. Et alors, nous résolûmes de les détruire, voulant ainsi empêcher qu'elles ne servissent aux autres hommes à commettre le mal. La destruction des armes fut fixée pour la saint Pierre et Paul, et ce choix fut annoncé à tous nos villages. Nous ne gardâmes que des couteaux ; mais nous rassemblâmes tout ce qui sert à tuer les hommes et nous le portâmes à la place qu'on avait préparée d'avance ; cet endroit est depuis longtemps désigné chez nous pour l'accomplissement des prières en commun et on l'appelle la Caverne. En effet, il y a là, une grande caverne dans les rochers. Ce lieu est à trois verstes d'Orlovka et un peu plus loin des autres villages.

« Quand tout le monde fut réuni, on fit un tas de toutes les armes ; on entoura ce tas de bois et de charbon et on l'arrosa de pétrole. Il y avait environ deux mille personnes (1). Notre principale inquiétude était que la police ne gênât nos projets ; C'est pourquoi tout le monde ne fut pas prévenu d'avance. Par bonheur tout se passa sans encombre. Il vint bien des habitants des autres villages, des arméniens ; mais, cette nuit là, personne ne nous dénonça. Le bûcher brûla jusqu'au matin, et nous nous mîmes à prier et à chanter des psaumes. Les prières terminées, chacun revint chez soi, et nous attendîmes ce que diraient les autorités. Toute cette journée se passa tranquillement. Le soir, rassemblés au même endroit, nous brûlâmes ce qui restait, pour que rien ne pût plus servir. Nous avions apporté du charbon et des copeaux, pour allumer un grand bûcher et fondre tous les morceaux de métal. La nuit se passa sans alarmes. L'aurore parut et nous nous mîmes à prier. La foule était plus grande que la veille ; il y avait des femmes et des enfants. Ceux qui demeuraient trop loin étaient venus sur des charrettes.

« Comme je vous l'ai déjà dit, craignant qu'on ne nous empêchât de mettre notre projet à exécution, nous tenions secrète notre résolution de brûler nos armes. Nos voisins, les doukhobors en désaccord avec nous, voyaient bien que nous préparions quelque chose ; mais, comme ils ne savaient pas au juste ce que nous voulions, et comme ils nous voyaient rassembler des armes, ils crurent que nous avions l'intention d'attaquer l'orphelinat, à cause duquel étaient nés nos dissentiments. Comme

(1) Dans le district d'Akhalkalaki il y eut sept villages qui prirent part à cette destruction. Voici le nombre exact de familles par village : à Bogdanovka, 80 sur 100 ; à Spaskoïe, 35 sur 70 ; à Iefrémovka, 70 sur 100 ; à Orlovka, 75 sur 150 ; à Troïtskoïe, 40 sur 120 ; à Rodionovka, 111 sur 115 ; à Tambovka, 40 sur 60.

nous nous attendions à ce que le gouvernement nous déportât à cause de notre refus de le servir, quelques-uns d'entre nous avaient fait des préparatifs en vue d'un long voyage. Aussi nos ennemis croyaient-ils que nous nous préparions à la révolte ou au pillage. Ils avaient tellement peur d'une attaque, qu'ils prévinrent la police, et dans le village de Gorelovka, habité par les doukhobors du petit parti, arrivèrent deux bataillons d'infanterie d'Alexandropol, et deux sotnias de Cosaques d'Ardagane.

« Ainsi les troupes étaient prêtes, et le gouverneur partit pour le lieu où l'on pensait que la révolte allait éclater. Arrivé à Gorelovka, il envoya dans les sept villages l'ordre de venir, tous, à Bogdanovka où vivait le « starchina » et où il devait lui-même se rendre. Tous les doukhobors qui n'avaient pas été aux prières, obéirent. Mais nous, le matin du 30 juin, nous fîmes nos prières et nous attendîmes ce qui allait se passer. Un messager arriva nous donner l'ordre d'aller à Bogdanovka voir le gouverneur. Comme nous avions résolu de ne nous soumettre à aucune autorité et d'obéir à Dieu seul, les vieillards répondirent : “ En ce moment nous faisons nos prières et avant de les avoir terminées nous n'irons nulle part. Si le gouverneur veut nous voir, il n'a qu'à venir ; nous sommes des milliers et il est tout seul. ” Et nous continuâmes à prier et à chanter des psaumes. Un second messager reçut la même réponse ; nous continuâmes encore à chanter nos psaumes ; cependant nous avions résolu entre nous d'aller voir le gouverneur, pour savoir ce qu'il voulait de nous.

« Nous n'avions pas fini de prier quand les sentinelles que nous avions placées nous annoncèrent que les Cosaques arrivaient. Alors nous nous serrâmes les uns contre les autres et nous attendîmes. Les Cosaques approchaient. En tête était le commandant. Arrivé près de nous il cria : hourra ! et il chargea avec toute sa sotnia. Et les Cosaques commencèrent à nous frapper et à nous fouler aux pieds de leurs chevaux ; ils maltraitèrent cruellement ceux qui étaient sur les côtés ; ceux qui étaient au milieu pensèrent mourir écrasés.

« Longtemps ils nous battirent, enfin ils s'arrêtèrent et le commandant dit : Allez ! hop ! chez le gouverneur ! Alors les vieillards lui dirent : Ne pouvais-tu t'expliquer avant ? Nous voulions y aller nous-mêmes. Pourquoi donc nous as-tu frappés ? — Quoi ! Encore des paroles ! s'écria le commandant, et avec ses Cosaques il se jeta de nouveau sur nous. Et de nouveau ils nous battirent avec leurs fouets et ils nous battirent longtemps. Cependant quelques Cosaques eurent honte de ce qu'ils faisaient : deux d'entre eux, au commandement de frapper, firent tournoyer leurs fouets dans le vide, faisant exprès de ne toucher personne. Un maréchal des logis s'en aperçut : il dénonça les deux Cosaques au commandant et celui-ci, s'approchant d'eux cria à l'un : Tu trahis ton empereur ! et il le frappa en plein visage avec tant de force, que le sang jaillit du nez.

« Enfin ils cessèrent de nous battre et, contusionnés, ensanglantés, écrasés, nous allâmes chez le gouverneur. Les femmes

nous suivaient, mais les Cosaques voulurent les séparer de nous, criant qu'on n'avait pas besoin d'elles ; les femmes répondirent qu'elles ne voulaient pas se séparer de leurs frères spirituels. Le commandant ordonna de les battre à coups de fouet ; elles crièrent qu'elles se feraient couper en morceaux, mais qu'elles nous suivraient ; et elles nous suivirent en effet, et les Cosaques durent les laisser tranquilles.

« Nous nous rappelâmes tout à coup que nos charrettes étaient restées derrière nous, sans personne pour les garder, et nous refusâmes d'avancer. Alors les Cosaques nous battirent encore et crièrent aux femmes d'aller s'occuper des charrettes ; mais elles refusèrent. Enfin ils laissèrent sortir de la foule un homme par charrette pour conduire les chevaux ; et nous nous mîmes en route pour Bogdanovka, où nous devions trouver le gouverneur.

« Une fois en marche, nous entonnâmes un psaume ; mais le commandant nous fit taire et ordonna à ses Cosaques de chanter des chansons obscènes qui nous faisaient rougir.

« Aux approches de Bogdanovka, le commandant nous fit arrêter ; il avait vu le gouverneur qui venait en voiture de Gorelovka, allant à Bogdanovka. Le gouverneur était encore loin, quand le commandant l'aperçut : cependant il nous cria aussitôt : " Chapeaux bas ! " Les vieillards lui répondirent : " Pourquoi, chapeaux bas ? Quand il sera tout près, s'il nous dit bonjour, nous saurons bien quoi lui répondre. Mais peut-être ne nous saluera-t-il pas. Alors pourquoi ôter son chapeau ? " L'officier commanda de nouveau à ses hommes : " A vos fouets ! Hourra ! " Et les Cosaques se mirent à nous battre jusqu'au sang et ils nous battirent si cruellement que, à l'endroit où nous étions, l'herbe était rouge.

« Les Cosaques ne nous frappaient pas seulement avec leurs fouets, mais encore avec le manche, ils faisaient tomber nos chapeaux, et celui dont le chapeau tombait, celui-là on le séparait des autres. Le gouverneur arriva et, voyant comme nous étions maltraités, il dit au commandant : " Pourquoi les fouettez-vous ? Je ne l'ai pas ordonné. " Le commandant répondit : " Pardon, Excellence ", et il ordonna de ne plus nous frapper. Le gouverneur, lui. arrivé à Bogdanovka, rassembla tous ceux qui n'avaient pas assisté aux prières et se mit à leur faire des reproches. Alors, l'un d'eux, Théodore Mikhaïlovitch Chliakhoff, sortit son livret de sa poche et le remit au gouverneur, en disant qu'il ne voulait plus servir. Le gouverneur entra dans une telle colère qu'il le frappa de sa canne. Alors tous les autres déclarèrent qu'eux aussi ils ne voulaient pas servir et qu'ils ne se soumettraient plus au gouvernement. Le gouverneur donna l'ordre à ses Cosaques de mettre en joue. Voyant qu'on allait tirer, nos frères tombèrent à genoux et dirent : " Dieu vous pardonne, Dieu nous pardonne. " Alors le gouverneur les fit battre à coups de fouet.

« Quand nous fûmes arrivés à Bogdanovka, on prit le nom de tous les pères de famille et on nous laissa revenir dans nos maisons. »

C'est alors que commença l' « exécution », c'est-à-dire qu'on

mit des postes de Cosaques dans les villages doukhobors. C'est une des mesures ordonnées quand il y a des soulèvements populaires. Voici en quoi consiste cette mesure : dans chaque maison révoltée on place des soldats, qui ont le droit d'user du bien des habitants et de commander en maîtres, comme en pays conquis. La sévérité de cette mesure dépend de la liberté accordée aux officiers qui dirigent l'« exécution ». Et il était difficile d'attendre une exécution légère de la part du commandant qui avait fait fouetter jusqu'au sang des gens inoffensifs. Voici ce que m'ont raconté les doukhobors :

« Deux sotnias de Cosaques furent postées dans notre village. Elles y restèrent trois jours. Les Cosaques étaient les maîtres dans les rues et dans les maisons ; ils nous prenaient des piquets pour attacher leurs chevaux et, en général, tout ce dont ils avaient besoin. Quand on ne leur obéissait pas assez vite, ils donnaient des coups de fouet. Ils nous ordonnaient de les respecter et, si on ne les saluait pas, c'était encore des coups. Ils nous mangèrent toute notre volaille, et tandis qu'à leur arrivée nous ne savions que faire de nos oiseaux, il n'y en avait plus un seul après leur départ.

« On ne nous laissait pas sortir de nos villages et nous ne pouvions savoir ce qui se passait ailleurs ; mais nous entendîmes dire qu'à Bodganovka, où les Cosaques furent surtout cruels, des femmes furent violées ; l'autorité n'intervint pas.

« A Orlovka, les Cosaques entrèrent dans une maison où cousait une femme, Marie Tcherkacheff. Ils lui demandèrent : " Où est le patron ? — Je n'en sais rien, répondit-elle. — Comment tu n'en sais rien, toi, la patronne ! Tu ne sais pas où est le patron ? " Elle leur répondit : " Je n'aurais pas su où vous êtes, si vous n'étiez pas venus. " Et elle ne bougea plus de sa place et continua à coudre ; alors ils la traînèrent dehors et la battirent à coups de fouet.

« Un vieillard de soixante ans, Kyrille Koukine, du même village d'Orlovka, fut, sous un prétexte quelconque, tellement roué de coups, qu'il mourut en route quand on fit évacuer le village.

« A Bogdanovka vivait un doukhobor, Vasilii Pozniakoff, autrefois soldat. Quand les Cosaques arrivèrent dans ce village, un sous-lieutenant entra dans la maison de Pozniakoff, et le reconnaissant, il lui dit bonjour. " Bonjour, Monsieur, lui répondit Pozniakoff. — Pourquoi ne me réponds-tu pas militairement ? – Parce que je ne suis plus soldat et que je ne le serai jamais. " Le sous-lieutenant ordonna de le fouetter ; puis il lui dit encore bonjour en exigeant une réponse militaire. Pozniakoff refusa. On le fouetta trois fois de suite ; un mois durant il dut garder le lit.

« Dans le village de Rodionovka, les Cosaques donnèrent cent coups de fouet à deux doukhobors, Nicolas Slepoff et Yégor Kadykine, voici pour quelles raisons :

« Dans le village de Romachov, dans le district de Bortchalinsk, la plupart des doukhobors sont du parti opposé au nôtre ; mais, dans une famille, le fils, Nicolas Slepoff, sa femme, ses sœurs et sa mère voulurent passer de notre côté et vivre

comme nous. Nicolas cessa de boire de l'eau-de-vie, de fumer et de manger de la viande. Seul le père s'opposait à cette transformation et il voulut forcer les siens à vivre comme lui. Nicolas nous demanda alors de lui venir en aide ; nous lui répondîmes de venir habiter avec nous, même si son père ne voulait rien donner ni à lui ni aux siens ; qu'ils viennent nus, mais qu'ils délivrent leurs âmes. Nous convînmes avec eux de l'endroit où il faudrait envoyer une charrette pour les prendre, et Yégor Kadikine alla les chercher ; il ramena d'abord la mère et les sœurs et ensuite Nicolas lui-même avec sa femme. Le père, resté seul, alla se plaindre à la police ; quand les Cosaques furent installés à Rodionovka, quelqu'un ayant dénoncé Nicolas Slepoff et Yégor Kadykine, ils reçurent, tous deux, cent coups de fouet. »

Ces quelques faits qu'on m'a racontés montrent assez la conduite des troupes pendant l' « exécution ».

Après l' « exécution », on se remit à chasser les doukhobors de leurs villages. On chassa d'abord cinq familles par village, puis dix, et, quelques jours après, ce fut détachement par détachement. On laissait trois jours aux doukhobors. Pendant ce laps de temps il leur fallait se préparer, faire leurs paquets et vendre leurs biens. On vendait pour rien ; ce qui valait cinquante roubles, on le donnait pour cinq. Ce qu'on ne pouvait vendre on le jetait ; on abandonna beaucoup de bétail, et le blé resta sur pied. Ainsi tout le monde fut ruiné.

Quatre cent soixante-quatre familles furent exilées du district d'Akhalkalaki dans les quatre districts du gouvernement de Tiflis (de Douchet, de Gori, de Tioneti, de Signakh). On les a fixées dans les villages géorgiens, pour les faire mourir de faim, par deux ou trois familles par village, sans un morceau de terre et avec défense absolue de communiquer entre eux. Les doukhobors vendent peu à peu ce qu'ils possèdent et travaillent chez les Géorgiens ; ils ne se font pas payer des pauvres et reçoivent un petit salaire des riches. Et cependant, malgré leur dénûment, les doukhobors viennent encore en aide aux pauvres.

J'ai vu beaucoup de ces hommes, grands, doux et forts. Et en les voyant et en les écoutant, je me souvenais des théories sociales si compliquées, des volumineux ouvrages sur l'économie politique, des agitateurs célèbres et des hommes politiques. J'aurais voulu comparer l'influence des uns et des autres. Comme elle semble de mince importance, la doctrine doukhobore au milieu de toutes ces fameuses théories ! Et cependant n'est-ce pas à eux, à ces doukhobors et aux gens comme eux, que s'adresse l'invocation du Christ : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et que tu les as révélées aux enfants. Oui, mon Père, cela est ainsi, parce que tu l'as trouvé bon ! » (Mathieu XI, 25, 26.)

Yasnaïa Poliana, 10 septembre 1895.

CONCLUSION

Vous aurez des afflictions dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. (JEAN, XVI, 33.)

Les doukhobors du Caucase ont été l'objet, de la part des autorités russes, de persécutions cruelles, et ces persécutions, rapportées dans les pages précédentes par un homme qui avait été sur les lieux pour apprendre tous les détails, durent encore.

Les doukhobors ont été battus, fouettés, foulés aux pieds des chevaux ; les Cosaques, postés pour l'exécution dans les villages doukhobors, se sont permis toutes les violences envers les habitants réfractaires au service militaire ; ils ont torturé moralement et physiquement de braves gens qui avaient assuré leur prospérité par un travail de plusieurs dizaines d'années ; ils les ont chassés de leurs maisons pour les parquer dans les villages géorgiens, sans terres et sans moyens d'existence. Ne pas s'opposer au mal par la violence, voilà la cause des persécutions, voilà la cause pour laquelle, cette année, les trois quarts des doukhobors, environ 15,000 personnes, revenus dans ces derniers temps avec une nouvelle force et une nouvelle conscience à leur ancienne foi chrétienne, résolurent d'accomplir à la lettre les commandements du Christ. Cette résolution les amena d'un côté à détruire toutes leurs armes, considérées comme indispensables au Caucase (par là ils s'ôtaient toute possibilité de résister à la violence et ils se mettaient à la merci du premier qui voudrait leur faire subir un joug odieux), d'un autre côté, à ne participer, dans aucun cas, aux actes de violence réclamés d'eux par le gouvernement, à ne faire ni service militaire, ni aucun autre service impliquant l'emploi de la force brutale. Le gouvernement ne pouvait admettre une telle insoumission de plusieurs milliers de personnes aux lois établies, et la lutte commença. Le gouvernement réclame l'exécution de ses lois ; les doukhobors ne se soumettent pas.

Et le gouvernement ne peut pas céder. Un tel refus n'a aucune raison légale, il est contraire à l'ordre établi ; on ne peut pas admettre ce refus, par la raison que si l'on cède à 10 personnes, demain il y en aura 1,000, 100.000 qui ne voudront pas porter le poids de l'impôt et du service. Et si seulement on l'admet, ce refus, bientôt, au lieu de l'ordre et de la protection de la vie humaine, apparaîtra l'arbitraire, le chaos, et nulle propriété, nulle vie ne subsistera. Voilà comment doivent raisonner les gouvernants et ils ne peuvent raisonner autrement, et ils ne sont pas coupables de raisonner ainsi. Tout homme du gouvernement, depuis le tsar jusqu'au garde-champêtre, doit s'émouvoir jusqu'au plus profond de son âme du refus de ces gens, à moitié instruits, d'exécuter les lois. « De quel droit, pensera-t-il, ces gens de rien se permettraient-ils de ne pas reconnaître ce que tout le monde reconnaît, ce qui est sanctifié par la loi et ce qui se fait partout ? » Et les gouvernants ne peuvent être reconnus coupables d'avoir agi comme ils ont agi ; ils se servent de la force, de la force brutale. Les malheu-

reux, ils ne peuvent agir autrement. Peuvent-ils en effet, par des moyens raisonnables et humains, obliger des gens qui professent la religion chrétienne s'enrôler sous les drapeaux, pour apprendre et se préparer à tuer ? Il est possible de garder dans l'erreur des gens trompés au moyen de toutes sortes d'artifices, par des serments, par des sophismes religieux, philosophiques et juridiques, mais dès que, d'une façon quelconque, l'erreur est dissipée et que, comme les doukhobors, les hommes, appelant les choses par leur nom, disent : « Nous sommes des chrétiens, nous ne pouvons tuer, » le mensonge apparaît, et il est impossible de convaincre ces hommes-là par des raisonnements. Le seul moyen de les soumettre, ce sont les coups de bâton, les pénalités, la privation de demeure, le froid et la faim. Et ce sont là les moyens qu'on emploie. Jusqu'au jour où les gouvernants n'auront pas reconnu leur erreur, ils ne peuvent agir autrement, et c'est pourquoi ils sont innocents.

Mais, bien plus innocents encore sont les chrétiens qui refusent d'apprendre à tuer et de faire partie d'une classe d'hommes uniquement élevée pour tuer tous ceux que le gouvernement lui désigne. Eux aussi ils ne peuvent faire autrement. Ce qu'on appelle un chrétien, baptisé ou élevé dans la vraie foi, orthodoxe, catholique ou protestante, peut servir la violence et le meurtre jusqu'au jour où il verra le mensonge qui le dominait. Quand il aura compris que chaque homme répond devant Dieu de ses actes, et que cette responsabilité ne peut pas retomber sur un autre, qu'aucun serment ne le dégage de son devoir ; quand il aura compris qu'il ne doit ni tuer ni se préparer à tuer, toute participation à l'armée lui sera aussi impossible qu'il est impossible de soulever un poids de mille kilos.

Voilà en quoi consistent les tragiques relations des chrétiens et du gouvernement Ce qui est tragique, c'est que le gouvernement est obligé de conduire des peuples chrétiens, qui, quoique peu éclairés encore, s'éclairent de jour en jour dans la doctrine de Jésus. Tous les gouvernements, depuis le temps de Constantin le savaient et le sentaient instinctivement et ils faisaient tout leur possible pour leur conservation, en obscurcissant le vrai sens du christianisme et en essayant d'étrangler son esprit. Ils savaient que, si cet esprit se répandait parmi les hommes, la violence disparaîtrait et avec elle le gouvernement. C'est pourquoi les gouvernements faisaient ce qu'ils devaient faire, en établissant des lois et des institutions, par lesquelles ils espéraient enterrer définitivement cet esprit du Christ qui vivait dans le cœur des hommes. Les gouvernements faisaient ce qu'ils devaient faire ; mais pendant ce temps l'esprit chrétien faisait aussi ce qu'il devait faire, en s'emparant de plus en plus de l'âme et du cœur des humains. Et voici que le temps est venu où le christianisme (et cela devait arriver, car le christianisme c'est l'affaire de Dieu, tandis que le gouvernement c'est l'affaire des hommes) a devancé les gouvernements.

Et de même que dans un bûcher il arrive un moment où le feu. après avoir travaillé sourdement, éclatant de temps en temps et montrant sa présence par la fumée, s'élève tout à coup de tous côtés, et alors il devient impossible de l'éteindre ; de même il

arrive un moment où l'esprit chrétien, dans sa lutte avec les lois et les institutions païennes, éclate tout à coup et alors on ne peut plus l'écraser, et à chaque instant il menace de la ruine les institutions qu'on avait élevées sur lui.

Et, en réalité, quelle attitude peut et doit prendre le gouvernement à l'égard de ces 15,000 personnes qui se refusent à accomplir le service militaire? Il est impossible de les abandonner à elles-mêmes. Déjà, dans la situation actuelle, au commencement du mouvement, il y a eu des orthodoxes qui ont suivi l'exemple des doukhobors. Que sera-ce plus tard si cet exemple est suivi par les molokanes, les stundistes, les chalopoutes, les khlystes, les strannikes, qui, tous, voient le gouvernement et le service militaire du même œil et qui n'ont pas agi comme les doukhobors seulement parce qu'ils n'osaient pas être les premiers et qu'ils avaient peur des persécutions? Et des gens comme eux, il y en a des millions, non seulement en Russie, mais dans tous les Etats chrétiens, et non seulement dans les Etats chrétiens, mais dans les Etats musulmans, en Perse, en Turquie, comme les kharidjites et les babistes. Il faut rendre inoffensifs des milliers d'hommes qui ne reconnaissent pas le gouvernement et qui ne veulent pas y prendre part. Mais comment arriver à ce résultat? Les tuer? C'est impossible; ils sont trop nombreux. Les mettre en prison? C'est fort difficile. On ne peut que les ruiner et les persécuter et c'est ce que l'on fait. Mais que faire, dans le cas où ces persécutions ne donneront pas le résultat souhaité, dans le cas où les hommes continueront à répandre la Vérité et entraîneront un plus grand nombre d'individus à suivre l'exemple donné?

La situation des gouvernements est terrible, par cela même qu'ils ne savent pas sur quoi s'appuyer. Il est, en effet, impossible de trouver mauvais les actes de ceux qui souffrent tout, comme Drojjine, dans les prisons, comme Izioumtchenko en Sibérie, ou comme le docteur Chkarvane, condamné en Autriche, comme tous ceux qui sont prêts à souffrir et à mourir pour ne pas mentir à leurs convictions religieuses, si simples, comprises par tout le monde, approuvées par tout le monde : ne pas tuer, ne pas participer au meurtre. Aucun artifice de la pensée ne peut déclarer ces actes mauvais, antichrétiens, et non seulement il est impossible de réprouver, mais encore il est impossible de ne pas admirer les hommes qui les commettent, parce qu'il est impossible de ne pas reconnaître qu'ils agissent au nom des principes les plus élevés de l'âme humaine, sans la grandeur desquels la vie humaine tombe au niveau de l'existence animale. Et c'est pourquoi, de quelque façon qu'agissent les gouvernements, ils ne travailleront pas à la ruine de ces idées-là, mais à leur propre ruine. Si le gouvernement ne persécute pas des sectes comme les doukhobors, les stundistes, les nazaréens et les individualistes, qui refusent leur concours au gouvernement, les avantages de la vie paisible et chrétienne attireront non seulement les chrétiens convaincus, mais aussi des hommes qui, justement à cause de ces avantages, se couvriront du masque de chrétien, et le nombre de ceux qui ne rempliront pas les conditions posées par le gouvernement augmentera, augmentera sans

cesse. Si le gouvernement, comme cela se fait aujourd'hui, persécute cruellement ces hommes-là, cette cruauté elle-même envers des gens uniquement coupables de vouloir mener une vie plus morale et meilleure que celle des autres, et d'obéir aux lois de la Bonté, éloignera de plus en plus la foule du gouvernement, et bientôt le gouvernement ne trouvera personne d'assez fort pour le protéger. Les Cosaques, à demi sauvages, qui maltraitèrent les doukhobors sur l'ordre des autorités, « s'ennuyèrent » bien vite, selon leur propre expression, dans les villages des sectaires : leur conscience commença à les tourmenter, et le gouvernement craignant l'influence néfaste des doukhobors, s'empressa de les rappeler.

Jamais aucune persécution ne s'est terminée sans que les persécuteurs ne passassent aux convictions persécutées ; le guerrier Siméon, qui persécuta les Pauliciens et qui ensuite se convertit, en est un exemple. Plus le gouvernement sera doux envers ceux qui pratiquent le vrai christianisme, plus le nombre des vrais chrétiens augmentera. Plus le gouvernement sera cruel, plus le nombre de ceux qui servent le gouvernement diminuera. Et ainsi, que le gouvernement soit doux ou cruel avec ceux qui professent réellement le christianisme, il ira quand même à sa ruine. « C'est maintenant que se fait le jugement de ce monde ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé. » (Jean, XII, 31).

Et ce jugement a eu lieu il y dix-huit cents ans, quand, à la place de la vérité de la justice extérieure, est apparue la vérité de l'amour. Nous avons beau jeter des bûches sur un tas de feuilles enflammées — en pensant éteindre le feu — la flamme inextinguible, la flamme de la vérité, sera étouffée pour un temps, mais elle deviendra encore plus puissante et brûlera tout ce qu'on avait mis sur elle.

Mais, s'il arrivait, ce qui est arrivé quelquefois, que certains qui luttaient pour la vérité, faiblissent dans la lutte et cèdent au gouvernement, la position ne serait pas changée d'un cheveu. Si aujourd'hui les doukhobors du Caucase avaient cédé, s'ils n'avaient pas supporté les souffrances auxquelles ont été exposés les vieillards, les femmes et les enfants, demain se seraient levés de tous côtés de nouveaux lutteurs qui auraient proclamé leur volonté, avec une force croissante, et qui auraient été de moins en moins capables de se rendre. Est-ce que la vérité peut cesser d'être la vérité parce qu'accablés par la souffrance, ceux qui la proclamaient faiblissent ? Le divin doit vaincre l'humain.

Mais qu'arrivera-t-il quand le gouvernement sera détruit ? J'entends déjà la question que posent tous ceux qui sont du côté du gouvernement, pensant que si ce qui est aujourd'hui n'est plus, il n'y aura plus rien et que tout périra.

Il n'y a qu'une seule réponse à faire. Il y aura ce que Dieu veut qu'il y ait, ce qui est d'accord avec la loi qu'il a mise dans notre cœur et que notre raison a découverte. Si le gouvernement disparaissait par le fait de révolutionnaires, il est évident que la question de savoir ce qu'il y aurait après demande une réponse de la part de ceux qui auraient détruit l'état actuel. Mais

la destruction du gouvernement qui s'accomplit aujourd'hui ne s'accomplit pas parce que quelqu'un a résolu de le détruire ; il disparaît parce qu'il est en contradiction avec la volonté de Dieu, découverte par notre raison et qui est dans nos cœurs. L'homme qui refuse de mettre ses frères en prison et de les tuer ne vise en rien à détruire le gouvernement : il veut seulement ne rien faire de contraire à la volonté de Dieu ; il ne veut pas faire ce que, non seulement lui, mais ce que tous les hommes sortis de l'état bestial reconnaissent comme un mal. Si alors le gouvernement disparaît, cela veut dire qu'il réclame des hommes quelque chose de contraire à la volonté divine, c'est-à-dire le mal ; donc le gouvernement c'est la cause du mal, donc il doit disparaître. Le changement qui se produit de nos jours, dans la vie générale des peuples, quoique nous ne puissions nous rendre compte exactement de la forme qu'il prendra, ne peut-être mauvais ; car ce changement s'accomplit et s'accomplira non pas par la volonté des hommes, mais par une nécessité que Dieu à mise dans nos cœurs. Un enfantement se produit et, de toute notre activité, nous devons non pas l'empêcher, mais l'aider. Et pour l'aider, il ne faut en rien nous écarter de la vérité divine que nous avons découverte ; il faut la répandre ouvertement et sans crainte. Et répandre la vérité, c'est non seulement une tranquillisation pour la conscience, mais encore un bien pour les hommes, pour ceux qui souffrent comme pour ceux qui font souffrir. Le salut n'est pas dans le passé, il est dans l'avenir.

Le moment critique où la forme de la vie doit changer et où le gouvernement de violence doit être remplacé par une autre force qui reliera les hommes est venu. Et la manière d'en sortir n'est pas dans un arrêt de la marche, ou dans un pas en arrière, mais dans une marche en avant, dans la voie montrée par Jésus.

Encore un léger effort et le Galiléen aura vaincu. Seulement il n'aura pas vaincu dans ce sens horrible que donnait à ce mot un empereur païen, mais dans ce sens spirituel où lui-même a dit qu'il a vaincu le monde. « Vous aurez des afflictions dans le monde, dit-il, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » (Jean, XVI, 33). Car il a vaincu le monde, non dans le sens mystique d'un triomphe invisible sur les péchés, que donnent les théologiens à ces mots, mais dans ce sens simple, évident, compréhensible, que si nous sommes courageux, si nous professons ouvertement notre foi, il n'y aura bientôt plus, non seulement de ces terribles persécutions dirigées contre les vrais disciples du Christ, contre ceux qui mettent réellement en œuvre ses leçons, mais encore, ni prisons, ni gibets, ni guerres, ni prostitution, ni luxe, ni fainéantise, ni misère, tout ce dont gémit l'humanité chrétienne.

19 septembre 1895.

LÉON TOLSTOI

Traduit du russe par VLADIMIR A.

Pierre Bonnard

S'il importe de toujours « garder les proportions », à coup sûr ceux qui en ce temps parlent des objets d'art doivent tenir pour précieuse une pareille maxime.

On devra donc, si l'on consacre aux débuts d'un jeune homme une grande place, s'en expliquer. C'est trop peu que des préférences personnelles. Il faut que l'œuvre même mérite qu'on s'y arrête, que l'événement comporte des réflexions.

C'est, semble-t-il, le cas de Pierre Bonnard.

Mais encore on peut bien réclamer une distinction entre l'histoire de l'Art dont le domaine demeure immuable et par ainsi glacé et les efforts de ceux qui prétendent, sans trop de faiblesse, la continuer au jour le jour. Leur peine mérite salaire d'indulgence. Et si la fièvre d'une tâche ardue les emporte, ils ont droit qu'on les excuse.



Un premier trait de la physionomie de l'artiste qui nous occupe est d'abord qu'il ne doit rien à l'Etat, à une ville, à une province, à quelque patrie mécène. Ce n'est le nourrisson d'aucune académie, l'élève d'aucun maître qui le puissent réclamer. Et cependant ce lauréat d'aucun concours, titulaire d'aucun prix ni d'aucune médaille, élève ignoré sinon *mauvais élève*, qui même n'a jamais exposé ou presque est parvenu déjà à une particulière notoriété.

Quelques toiles accrochées aux *Indépendants* et chez M. Le Barc de Boutteville, deux affiches, un peu plus de lithographies, des illustrations et puis l'estime où le tiennent de ses contemporains l'ont fait — dans un cercle restreint — mais l'ont fait célèbre même avant l'exposition qui s'ouvre chez M. Durand-Ruel.

Il valait la peine d'être noté ce moindre exemple, mais caractéristique, de ce que peut le mérite et de ce que vaut l'indépendance à une époque où se consacre si loin de la foule et de ses spectacles la gloire d'un Degas ou d'un Renoir comme celle d'un Verlaine ou d'un Mallarmé.

Mais dès le seuil du salon où il a groupé une cinquantaine d'œuvres de diverse importance, on ne saurait plus s'étonner du cas que quelques-uns faisaient de son talent même avant qu'il en eût donné autant de preuves.

N'en montre-t-il pas assez aujourd'hui pour que d'abord on le déclare, et par excellence, peintre — qualité bien rare et qui ne court ni la rue Laffitte ni les autres, titre à qui tous les abus ont laissé sa saveur. Et si l'on considère avec quelque attention les croquis et les pochades, les lithographies comme les paravents, les moindres comme les plus importants de ses tableaux, ne semble-t-il pas qu'il mérite qu'on signale en lui le créateur?

Reste à faire agréer ses titres.



Etre peintre ! Don précieux, essentiel, même dans ce pays où il est de tradition. Don qui éclate et séduit, mais qui ne se peut ni ne se doit expliquer. Tout le reste peut s'acquérir, cela seul ne peut être appris. Et ce titre que quelques hommes à peine méritent parmi plusieurs générations, on ne peut hésiter à le reconnaître d'abord à Pierre Bonnard. C'est un attrait et un charme qu'on savoure devant le moindre de ses cadres, une qualité première qui tiendrait lieu de tout le reste et qu'il faut saluer d'abord.

Qu'on s'arrête à cette chocolatière dont les cheveux blonds s'embroussaillent et dont la veste beige s'ouvre sur ce gilet rouge à boutons blancs, à ces poupées vêtues de jaune et de noir, à la qualité des bleus et des blancs de ce ciel brouillé de printemps, aux nuances sourdes jaunes et vertes des canaris dans leur cage, à des natures mortes, aux chatoyants costumes de ces masques qui grouillent, c'est toujours et uniquement le peintre qui enchante.

Tantôt l'harmonie est plus crue : sourde, violente, capiteuse qui enveloppe le cirque violet ou le triptyque forain ; ou plus fraîche et légère qui grandit sur ses pattes ce chat blanc ou, de rien, bâtit ce bout de rue ; quelquefois plus aigre, plus acide, fait tinter des fraîcheurs, bruire des accents légers. Tantôt sa couleur a toutes les complexités, toutes les variétés, dans ces tableaux de Paris, ces paysages, les paravents, les scènes familières. Elle se joue sur les gammes sourdes des fonds, éclate presque stridente en accents, en rapports aigus ; sème des paillettes, des notes vives, un chapeau, un bout de ruban, une boucle, un gant, un visage, qui se répondent, se composent en gerbes, en bouquets. En accompagnement à des chairs elle nuance les porcelaines bleues, des verres, cette bouteille cachetée qu'un rayon dore.

Mélodies tranquilles ou rythmes vibrants, tous relèvent du même don, qu'ils chantent à part ou que leur symphonie touffue s'assemble dans une composition aussi importante que le grand panneau de verdure.

Pour prendre encore sur le fait ce don essentiel de peindre, il suffit de considérer la qualité même des couleurs et par exemple la matière des blancs. D'autres observations sont édifiantes : les rapports inattendus qu'il ose et ces dissonances qui surprennent et ravissent, ce petit cheval de bois. Les étoffes les plus simples lui plaisent pour la couleur de leurs trames, robes de nourrices, collets des promeneuses. Considérez encore ce que devient sous ses doigts le vernis d'une voiture, ce tablier bleu, un mur gris, ce papier à ramages et ces carreaux où il s'attarde dont le damier mouchette des tabliers d'enfants, des rubans, des robes de fillettes et le cache-nez qui s'enroule et pend au cou du gamin.

Ce don encore a permis qu'il triomphe dans la monochromie colorée de la verdure, parvienne à assembler les couleurs diverses des feuilles de son paravent. C'est lui qui vaut à sa

peinture un prestige que laisse intact un cadre uniforme de bois naturel, pour les plus forts, si périlleux.

Même quand il fait une affiche dont le cadre est si ingénieusement rempli et qui force l'attention, c'est encore à des délicatesses de coloris qu'il doit son plus grand charme.



Créateur, il l'est déjà, quelque précaution qu'il faille pour manier de tels mots, les réserves qu'il convienne de faire en les appliquant à un très jeune homme.

Il ne suffirait pas de faire observer qu'à peine connu on l'a déjà plagié.

Mais il y a plus.

Il a pu se plaire infiniment à l'art japonais, considérer respectueusement de glorieux maîtres français du XVIIe et du XVIIIe siècles, s'émouvoir à contempler des Degas et des Renoir ou tel autre de ses aînés. — Par ces admirations et ces sympathies déjà il exprime la pensée de l'élite de ses contemporains. — Cependant il n'ébauche ou n'achève rien qui ne soit significatif, caractéristique, rien qui ne lui appartienne ou qu'on puisse attribuer à un autre. Autant de traits qui lui sont communs avec les plus féconds et les meilleurs de tous les temps.

Lui aussi a cette liberté, ce laisser-aller qu'il faut aux tempéraments véritables pour qu'ils se développent, un certain sans-gêne qui trompe rarement et cet attrait particulier de santé qu'a la fraîcheur de tous ceux qui innovent.

La part qu'apporte ce nouveau venu et la marque qu'il imprime à tout ce qu'il fait, c'est son souci et son goût d'arrangement, sa préoccupation obstinée d'*inscrire dans un cadre des formes savoureuses qui l'emplissent.*

Il ne se contente par de sa virtuosité de peintre. Il ne lui suffit pas de se joser avec aisance parmi les sonorités les plus unies et les plus variées. Que son écriture des formes, des mouvements exprime librement les plus divers aspects, s'agence naïve ou paradoxale, ce ne sont encore pour lui qu'autant d'éléments. Ce sont ces dons de coloriste et ces créations de dessinateur qu'il combine pour en faire la science d'un *metteur en page.* Si précieuses trouvailles qu'il rencontre, aucune ne demeure que pour se subordonner à l'effet de l'ensemble. Tous ces moyens il ne se défend pas seulement d'en être dupe ou de s'y arrêter, il les met patiemment en œuvre pour composer l'objet complet qu'il veut réaliser, le *tableau* qu'il lui importe avant tout de faire.

Ainsi il borne et hausse son ambition à composer des images agréables — souci essentiel qui se perd de vue à ratiociner sur la peinture —, poursuit, avant tout, la confection d'objets d'art.

Pour parvenir à ce but exclusif qu'il s'est proposé, il concéderait qu'il a fait bon marché de tout le reste. Mais aucune objection ne peut l'arrêter, aucune ne lassera sa patiente ténacité. Son ambition est assez haute, la tâche assez complète pour qu'il montre la sagesse de n'envier jamais d'autres mérites, de ne rechercher non plus d'autres parures, si déférente que soit sa modestie pour des qualités qu'il n'a pas.

Qu'un souci aussi constant soit marqué avec autant de force, devienne prépondérant, c'est assez, s'il en remplace d'autres, pour qu'il annonce un créateur.

Celui-ci a conquis le droit de parler la langue qu'il forme et de ne plus tenir compte désormais, pour répondre à des critiques ou pour continuer son effort, de celle qui survit à l'œuvre de ses aînés.



D'aucuns sauront gré à M. Durand-Ruel d'avoir accueilli Pierre Bonnard, le remercieront au nom de tous les amateurs de peinture. — S'illusionnent-ils sur le nombre possible de leurs mandants?

D'autres qui se plaisent à déchiffrer le sens profond des combinaisons même les plus fortuites se réjouiront de l'heure et du lieu de cette exposition.

Il paraît, pourra-t-on dire, parmi ses aînés et ses maîtres dans la maison qui a vu leurs débuts et leur triomphe. Il apporte le résultat de ses premiers efforts à l'heure où les *impressionnistes* entrent glorieusement dans le passé. Il importe assez peu qu'ils aient conquis leur place dans l'histoire avant celle qu'ils méritent dans les musées, et les deux mondes avant leur pays. — Pour apporter une conception plus fragmentaire, plus modeste, puisqu'elle n'ambitionne plus de traduire, fût-ce un instant du monde, plus ambitieuse aussi puisqu'elle prétend réaliser un absolu d'art, il n'en apporte pas moins une — lui et ceux avec lesquels il se groupe — qui est nouvelle, du moins différente.

Le génie de peindre est invariable et un. Le progrès des arts ne se marque qu'aux soucis nouveaux qui se font jour dans les tableaux.

Les préjugés se succèdent et se remplacent, qu'il soit plus ou moins facile de les caractériser d'un mot : Romains de la Révolution, classicisme et romantisme, intégrité des dessinateurs, emportement des coloristes, *plein air, naturalisme, impressionnisme*. Les derniers venus sont d'un temps qui peut-être ne leur donnera aucun nom d'école. Ils n'en portent pas qu'eux-mêmes prennent au sérieux si forte que soit leur foi nouvelle. Mais l'aspect seul de quelques toiles de celui-ci, qui est un artiste, avertit le passant que l'évolution s'accentue et que, de nouveau les préjugés oscillent.

Flux éternel des vérités qui sont périssables. La vieillesse des dernières qui aient paru, tôt submergée par l'écume des plus fraîches, ne séchera, tandis que celles-ci s'épanouiront, que pour reparaître rajeunie dans le flot prochain.

Du moins M. Durand-Ruel aura la satisfaction d'avoir présenté un artiste nouveau, ouvert ses portes à du *nouveau*.

Car on aura beau renouveler des protestations séculaires, répéter dans une langue de plus qu'il n'en est pas sous le soleil, que ses rayons en puissent ou non éclairer encore, ils s'éteindront sans doute avant qu'on se soit lassé d'en chercher ou fatigué d'en apporter, quoi qu'il vaille.

Thadée Natanson

La nationalisation du sol

Nationaliser, c'est mettre la communauté, sous n'importe quelle forme, à la place des propriétaires particuliers, acte dont nos socialistes parlent assez souvent pour que le mot et la chose ne soient plus nouveaux à des lecteurs français. L'existence en Angleterre de nationalisateurs du sol n'attirerait donc pas longtemps notre attention, si ces réformateurs ne présentaient point leurs projets comme une panacée propre à guérir d'un seul coup toutes les souffrances de la société.

Remède simple, mais souverain, s'écrie Henry George, qui élèvera les salaires, augmentera les profits du capital, détruira le paupérisme, procurera des emplois rémunérateurs à qui en désirera, donnera libre carrière aux facultés humaines, diminuera le crime, élèvera la morale, le goût et l'intelligence, purifiera le gouvernement et portera la civilisation à des hauteurs plus nobles encore !

Pour comprendre pareil enthousiasme, il faut se rappeler que les maux causés par la propriété privée du sol urbain et rural sont incomparablement plus forts dans les pays anglais que dans le nôtre. Dans tout le Royaume-Uni, la terre est divisée en grands domaines et les paysans ne sont que les tenanciers des landlords : le petit propriétaire à la française est en Angleterre une exception rare ; on peut dire qu'il n'existe pas en Ecosse, ni en Irlande. Aux Etats-Unis, au Canada, en Australie, en Nouvelle-Zélande, les terrains de culture ou de pâturages, les emplacements à bâtir ont été accaparés par des spéculateurs ; les immigrants qui se précipitaient en foule sur un sol vierge, qui venaient peupler les villes-champignons, ont trouvé la place prise et se sont vus condamnés à rester toute leur vie des salariés.

Les protestations ont été nombreuses : plusieurs théoriciens ont imaginé de les appuyer sur des systèmes sociaux : dans ces constructions on distingue, en Angleterre, deux types principaux. Le premier en date (1881) est la création du célèbre naturaliste Alfred Russell Wallace qui propose la nationalisation par le rachat des terres aux landlords. Ses idées sont propagées par la Société pour la nationalisation du sol, *Land Nationalization Society*. Henry George veut au contraire déposséder les propriétaires sans indemnité par le moyen d'une taxe unique (single tax) frappant chaque parcelle de terrain et égale à son revenu : le propriétaire deviendrait un simple percepteur, recueillant rentes, fermages et loyers pour les remettre au gouvernement. Le procédé de la single-tax est préconisé en Angleterre et en Ecosse par des organisations qui s'intitulent Ligues pour la restitution du sol, *Land Restoration Leagues*.

Les premiers nationalisateurs du sol (1775-1880). — Le mouvement pour la nationalisation du sol est né en Angle-

terre vers la fin du XVIIIe siècle. A cette époque, les petits propriétaires, ne trouvant plus assez de bénéfice à exploiter eux-mêmes leurs petits lopins, les avaient vendus peu à peu aux riches, et les grands domaines commençaient à occuper tout le sol anglais. Cette transformation de la propriété, dont l'effet persiste encore actuellement, est un fait capital qui commence une époque; on peut s'arrêter là dans l'histoire de la nationalisation du sol et ne point remonter aux Niveleurs du temps de Cromwell et aux paysans révoltés du XIVe siècle.

L'extension du landlordisme éveilla l'inquiétude des radicaux démocrates. Un de leurs champions les plus célèbres, Thomas Spence, maître d'école à Newcastle-on-Tyne, fut un des initiateurs du mouvement pour la nationalisation du sol. Le 8 novembre 1775, Spence, alors âgé de 25 ans, fit devant la Société philosophique de Newcastle une conférence dans laquelle il proposait de mettre fin à la misère en donnant aux paroissiens la propriété commune du sol de chaque paroisse. Voici son projet exposé par lui-même en termes familiers et concrets :

> Supposez que tous les paroissiens s'unissent, qu'ils prennent l'archidiacre Paley dans une main, la Bible dans l'autre, qu'ils s'assemblent sur la pelouse voisine et qu'après avoir discuté sur le moyen d'arriver au bonheur, ils s'accordent unanimement à rédiger une Déclaration des droits dans laquelle on décrète que tout le sol, y compris les houillères, les mines, les cours d'eau, etc., nu-propriété de la paroisse des Abeilles, exploitée présentement par lord Frelon, doit, le 25 mars 18.., jour de l'Annonciation, devenir propriété publique et bien commun auquel chaque paroissien aura part égale......
>
> Il serait déclaré plus loin qu'à la Saint-Jean d'été suivante tous les revenus provenant du sol, des mines, des cours d'eau, des houillères, etc., propriétés de ladite paroisse, au lieu d'être, comme autrefois, payés entre les mains de lord Frelon ou de son intendant, le seront à un Comité directeur de la paroisse élu par la majorité des paroissiens; et, après que les administrations nationale, provinciale et paroissiale se seront alimentées à ces revenus, le reste sera distribué en parts égales à tous les paroissiens, hommes, femmes et enfants — y compris lord et lady Frelon et tous les petits Frelon de leur famille...

A la suite de sa conférence, Thomas Spence fut chassé de la Société philosophique de Newcastle et dut fermer son école. Il vint se réfugier à Londres, où il trouva des disciples parmi les radicaux. Sa propagande lui valut d'être mis en prison pendant quelques mois en 1793, lorsque le gouvernement tory suspendit l'Habeas Corpus. Mais Spence ne se laissait pas décourager. Il continua à répandre ses projets, se fit arrêter de nouveau et fut condamné à un an de prison en 1801. En 1814, dans la détente qui suivit la paix, il se remit à parler dans les meetings; la mort le surprit au moment où ses efforts commençaient à réussir. En 1817, l'Habeas Corpus fut de nouveau suspendu et la transportation prononcée contre ceux qui propageraient les idées de Spence (1).

En même temps que le maître d'école de Newcastle, un profes-

(1) Hyndmann a reproduit la conférence de Spence à Newcastle dans sa brochure : *The Nationalization of Land in 1775 and 1882*. Lond., E. W. Allen, 1882, in-8°. — J. Morrison Davidson donne une très intéressante biographie de Spence dans *Scotia redivia*, Lond., W. Reeves, s. d., in-8°.

seur de l'Université d'Aberdeen, humaniste connu en Europe et aux Etats-Unis, William Ogilvie (1736-1819), avait proposé la nationalisation du sol. Dans un écrit anonyme publié à Aberdeen en 1781 sous le titre de *An Essay on the Right of Property in Land* (1), Ogilvie posait comme une maxime chrétienne que chacun a droit à la terre. Il attribuait à la terre trois sortes de valeurs : originelle, potentielle, d'amélioration ; la troisième seule, d'après lui, était légitimement propriété individuelle : les deux autres devaient être saisies par la communauté au moyen d'une taxe. Ogilvie réclamait une loi agraire fondée sur ces principes ; moins révolutionnaire que Spence, il désirait qu'on indemnisât les landlords et demandait une administration organisée pour aider les cultivateurs à acheter le sol qu'ils labourent. L'ouvrage d'Ogilvie se répandit beaucoup. Une bibliothèque anglaise en possède un exemplaire annoté par George Washington.

Le silence se fit un peu sur ces idées, lors de la réaction qui pesa sur l'Angleterre pendant les guerres de la Révolution française et de l'Empire. Mais elles pénétrèrent par les spencéens dans les revendications chartistes, par Ogilvie et ses amis dans les écrits de Carlyle, de James Mill et de plusieurs autres philosophes et économistes. Elles s'étaient toutefois un peu effacées lorsque Patrick Edward Dove, riche propriétaire des environs de Glasgow et chrétien philanthrope, les exposa de nouveau en 1850 dans son livre intitulé *The Theory of human progression and natural probability of a reign of Justice.* L'ouvrage paraissait à propos, dans l'époque où la faillite des grands projets communistes avait laissé en Angleterre la place à l'amour de l'humanité et aux essais de réformes. Les théories de Dove furent louées par les esprits les plus divers, par le philosophe Hamilton comme par Stuart Mill. Herbert Spencer, qui depuis est devenu plus prudent, s'en inspira dans *Social Statics* (1851). Les éditions américaines du livre de Dove furent nombreuses. Ses idées se répandirent parmi les libéraux, les radicaux et les Irlandais ; elles devinrent un de leurs moyens d'opposition contre le gouvernement conservateur. En 1870, Stuart Mill et sa femme, Mme Taylor, créaient la *Land Tenure Reform Association*, au programme de laquelle figurait la proposition suivante :

Réclamons, au profit de l'Etat, par le moyen de l'impôt, la plus-value graduelle du sol, dans la mesure où on peut la constater, ou au moins une grande part de cette plus-value qui est la conséquence naturelle de l'accroissement de population et de richesse, sans aucun effort ni dépense de la part du propriétaire, réservant aux propriétaires le droit de céder leurs terres à l'Etat au prix courant, du jour où ce principe aura été adopté par la législation. »

Dès ce moment l'augmentation de l'impôt foncier entra définitivement dans les programmes parlementaires, comme il était arrivé déjà pour les lois sur les manufactures. En général les tories, presque tous landlords, se sont montrés partisans des factoryacts ; en revanche, la « taxation of ground values » a

(1) 2e édit. avec introd. et biographie par D. C. Mac Donald, Lond., Kegan Paul, 1891, in 8°.

été souvent une arme des libéraux, commerçants et usiniers. La nationalisation du sol tendait à dégénérer en une simple question de l'assiette de l'impôt ; Wallace et Henry George lui ont rendu l'importance théorique qu'elle avait au temps de Spence : leurs efforts sont simultanés et se placent vers 1881, un peu avant l'organisation des Sociétés socialistes démocratiques en Angleterre.

A. R. Wallace et la Land Nationalization Society. — Alfred Russell Wallace est le célèbre voyageur et naturaliste qui exposa le principe de la sélection naturelle en même temps que Darwin. Ses théories sur la nationalisation du sol sont à peu près exactement celles d'Ogilvie : rachat du sol par l'Etat qui le donne à bail, laissant au fermier les revenus qu'il crée par le produit de son travail, mais saisissant par une taxe toute la valeur qui est donnée à la terre par sa composition, son emplacement, les moyens de communication, enfin tous les avantages que procurent la nature ou la société. Il faut remarquer que ces théories sont venues d'Ecosse : les parents de Spence étaient des highlanders, Ogilvie résida presque toujours à Aberdeen, Dove à Glasgow. La famille de Wallace est sortie d'Ecosse pour se fixer dans le pays de Galles où naquit le naturaliste. L'Ecosse, — particulièrement le haut pays, — est la contrée où les grands propriétaires sont le plus tyranniques : leurs territoires servent surtout à la chasse ; ils les ferment par des barrières et par des pièges ; ils en chassent les cultivateurs pour transformer en tirés les champs de pommes de terre ou de seigle. Nous pouvons voir la même chose dans plusieurs communes des départements qui avoisinent Paris. En Ecosse cette situation est générale : elle a causé dans ce siècle de fréquentes révoltes des *Crofters* (1) (tenanciers) et une agitation permanente contre la grande propriété, plus forte que dans le reste du Royaume-Uni.

Les théories d'Ogilvie et de Dove conservaient donc tout leur intérêt. Wallace les reprit en 1880 dans une série d'articles et il en donna une exposition exacte et systématique, appuyée sur un historique très précis du landlordisme, dans son livre *Land Nationalization, its necessity and its aims* (1re édition, 1882) (2).

En 1881 il avait fondé, à Londres, la *Land Nationalization Society* (3) : cette organisation comprenait principalement des radicaux et des chrétiens démocrates, miss Helen Taylor, Herbert Burrows, les frères Walker, William Saunders, plus tard membre de la Chambre des Communes, A. C. Swinton et le Dr Pan Jones, actifs propagandistes de la nationalisation du sol, l'un en Ecosse, l'autre dans le pays de Galles, le professeur Newman, frère du cardinal. Pendant six ans la Société fut surtout un groupe d'études dont les membres publiaient des articles

(1) Voir John Murdoch, *The Crofter revolt against Landlordism*, Glasglow, 1886, in-8°.

(2) 2e édition, Londres (Swan Sonnenschein) et New York, 1892, in-8°.

(3) Londres, 47, Victoria Street. Westminster. Secr. gén. : Joseph Hyder. Nombreuses brochures et publications.

et des brochures. Il semble que, pour agir sur les places publiques et dans les salles de réunion, elle ait attendu l'exemple des organisations georgistes plus actives et plus bruyantes. Dans l'hiver de 1888-1889, la Société organisa pour la première fois des conférences régulières à Londres. Depuis deux ans, elle envoie, pendant la belle saison, dans les villages des comtés voisins de Londres, un « Chariot jaune » imité du « Chariot rouge » dont nous parlerons tout à l'heure. Cette voiture distribue des pamphlets et sert de tribune à des orateurs improvisés. L'an dernier, la *Land Nationalization Society* a provoqué plus de 450 réunions dans les villages. Son action ne s'est guère étendue que dans sept ou huit comtés agricoles du Nord-Ouest de la capitale et des Midlands anglais. Depuis novembre 1889, elle a un organe spécial mensuel *Land and Labour* dirigé par J. Ogilvie. L'économiste Charles Wicksteed (1), qui avait repris en même temps que Wallace les idées de nationalisation du sol, s'est rapproché de la *Land nationalization Society*. En somme on peut définir cette société : un groupe de théoriciens très considérés qui se sont mis récemment à faire une propagande populaire encore limitée aux environs de Londres.

Henry George et l'English Land Restoration League. — Henry George est le fils d'Anglais émigrés aux Etats-Unis et le mari d'une Australienne issue de parents irlandais. Très instruit et grand voyageur, il a subi des influences complexes qu'il est impossible de démêler. Nous savons seulement par lui-même qu'il a fait de l'ouvrage de Dove une étude approfondie. Ses théories sont en germe dans *Our Land and Policy* (1871); elles furent exposées d'une façon définitive dans le célèbre *Progress and Poverty*, publié à New York en 1879 et bientôt répandu dans le monde entier. Un Irlandais réfugié aux Etats-Unis, Michael Davitt essaya de propager les idées de George dans son pays au moyen de la *Land League* (1881) qui fut suspendue quelques années après et disparut sans laisser de traces en Irlande (2).

En Angleterre *l'English Land Restoration League* avait été fondée en 1883 par des disciples dissidents de Wallace. Une tournée de conférences faite en Angleterre par Henry George en 1884 prépara l'opinion en faveur de cette ligue dont l'importance n'a cessé de croître.

L'*English Land Restoration League* (3) part des mêmes principes que la *Land Nationalization Society*, mais se distin-

(1) Auteur de *Our Mother Earth*, de *The Land for the People*, publiés chez Swan Sonnenschein, et de *Cottage farms and village politics*, publié par la Land Nationalization Society.

(2) Les députés qu'on appelle nationalistes irlandais, sont partisans de l'établissement de la petite propriété paysanne après la suppression du landlordisme. — Du reste ils ont subordonné toutes les questions sociales à la conquête de l'indépendance politique, et actuellement ils sont divisés uniquement sur des questions de personnes et d'élections.

(3) Londres, 8, Duke Street, Adelphi. Brochures théoriques, pamphlets politiques et sociaux, rapports annuels très nourris de faits. Nous devons beaucoup à l'obligeante activité du secrétaire général, M. Frederik Verinder.

gue d'elle par une fidélité orthodoxe aux théories de George et par la propagande, bientôt imitée, des « Chariots rouges ».

Les théories de George ont été vulgarisées tout récemment dans une publication populaire anonyme, qui a eu plusieurs éditions en Angleterre et en Amérique. C'est, l'« Histoire de ma dictature » *the Story of my Dictatorshir* (1). L'auteur suppose qu'il s'endort dans une réunion politique ; il rêve que les démocrates ont la majorité en Angleterre et qu'ils le nomment dictateur provisoire avec mission de réaliser leur programme. Aussitôt il promulgue une Constitution dont voici les principes :

Chaque individu a des droits égaux et inaliénables à la vie, à la liberté et à la conquête du bonheur.

A partir d'aujourd'hui tous les impôts directs ou indirects sont abolis et remplacés par une taxe unique sur les revenus de toutes les propriétés foncières, taxe de 20 shillings par livre sterling (c'est-à-dire de 100 pour 100).

On reconnaît l'institution caractéristique du système de George, la taxe unique (single tax) qui absorbera la rente du sol au profit de la communauté et remplacera dans le budget public les contributions actuelles, les octrois, les douanes. Par ce procédé on supprime la propriété privée du sol, mais on ne va pas plus loin sur la route du communisme. Défense d'occuper plus de terre qu'on ne peut en exploiter soi-même, abolition des domaines affermés, des grands territoires de chasse et de pêche, des concessions de mine, mais garantie à chaque individu de sa demeure, de ses habits, de sa récolte, de tout ce qui est directement le produit de ses efforts. On arrive ainsi à ne prendre dans les programmes socialistes que la nationalisation du sol, tandis que pour le reste on s'en tient à la doctrine des économistes classiques qui fondent le droit de propriété sur le travail. Par ce compromis George essaie de concilier le communisme et l'individualisme et il prétend indiquer le moyen infaillible de faire régner la justice dans la société.

Son disciple le Dictateur hypothétique explique au Vagabond que la terre est gratuite : on ne l'achète plus; elle se donne. L'indigent trouve donc libre accès aux biens de la nature ; mais aussi le mendiant professionnel n'a plus de prétexte pour ne rien faire et les travailleurs n'ont plus de raison pour partager leur pain avec lui. — « J'y consens, gémit le Boutiquier. Seulement autrefois j'aurais pu vendre ma maison et mon terrain 25.000 francs ! — Vous pouvez toujours vendre votre maison, réplique le Dictateur. — Oui, mais on ne me donnera pas un sou du terrain ! — C'est exact, mais vous pouvez en acheter d'autre pour le même prix, ce qui évitera à vos enfants la peine de s'épuiser pendant des années avant de posséder un coin de terre dans leur patrie. — Rien de mieux en théorie, objecte le Socialiste, et j'approuve la suppression de la propriété foncière ; mais cette mesure partielle restera inutile, tant que vous n'aurez pas nationalisé le capital sous toutes ses formes pour établir un système de production et de répartition dirigé par l'Etat. » Le Dictateur promet à cet incrédule de lui prouver que la restitution du sol aux citoyens va réaliser d'un seul coup tous les vœux des socialistes. D'abord, la tyrannie des capitalistes industriels est finie : en effet, les directeurs d'une Compagnie de chemins de fer viennent se plain-

(1) 2e édition, Londres. Bliss, Sand and Foster, 1894, in-8°, 1 fr. 25. Une édition américaine a été publiée en 1894, à Boston, sur le désir d'Henry George.

dre que leurs ouvriers refusent de travailler pour les salaires qu'on leur donnait auparavant. — Et l'armée de réserve des sans-travail ? Elle n'est plus à la libre disposition des riches depuis que chacun a droit aux biens de la terre, car maintenant les pauvres peuvent vivre sans salaire et persévérer jusqu'au succès dans leurs luttes contre les patrons. A leur tour les monopolistes et les spéculateurs n'ont plus de place dans l'Etat nouveau. Les actionnaires d'une Compagnie d'eaux le déplorent : ils offrent une somme très élevée pour obtenir la prolongation de leur traité, mais on se moque de leur offre, puisque la loi exige que la taxe soit égale à la rente. — Vos actions, leur explique le Dictateur, ne sont plus aujourd'hui que du papier : c'est que leur valeur était due au monopole et à l'agiotage ! Votre fonds de roulement et votre matériel, qui sont le résultat du travail, demeurent entre vos mains et nul ne songe à vous les enlever. Vous pouvez devenir de simples fonctionnaires chargés de procurer l'eau à vos concitoyens sans les exploiter. Si ce rôle ne vous convient pas, les intéressés vous achèteront votre matériel et l'exploiteront collectivement. Pour les sources et pour le terrain, biens de la nature, pas d'indemnité !

Les mécontents se résignent ou quittent le pays, les contradicteurs se déclarent satisfaits. Le Dictateur est sur le point d'imiter Sylla et de quitter le pouvoir pour laisser fonctionner la Constitution lorsque son rêve prend fin.

Les Chariots rouges et la propagande de l'English Land Restoration League. — Cette exposition vive et familière donne une idée juste de la façon dont les membres de la *Land Restoration League* entendent la propagande : pour eux elle est un enseignement démocratique et il ne faut rien négliger pour qu'elle frappe l'esprit des paysans. Leurs conférences rurales sont faites dans de grandes voitures peintes en rouge analogues à celles des cirques ambulants. Chaque printemps, les « Chariots rouges » (*Red Vans*) suivent à Hyde Park la manifestation des groupes ouvriers qui a lieu le premier dimanche de mai, puis ils partent, ils vont dans la campagne faire leur tournée qui dure pendant toute la belle saison. Dès qu'une des voitures arrive dans un village, les propagandistes qui sont venus avec elle annoncent une réunion autour du Chariot, pour le soir à huit heures : au cours de la journée ils se répandent dans les maisons et, guidés par des questionnaires imprimés, recueillent tous les renseignements possibles sur la situation des paysans. Quelquefois ils dessinent ou photographient les habitations les plus misérables. Partout ils laissent des programmes de la Ligue, des feuillets de propagande, des dessins où l'idée de la single tax est traduite sous une forme accessible aux simples et aux illettrés : ils en distribuent même aux enfants qui sortent de l'école. Fréquemment le landlord ou son intendant essaie d'empêcher le chariot de stationner. Il s'en suit des discussions et des rixes qui se terminent de temps à autre devant les juges. Parfois l'opposition est moins brutale : elle est représentée par quelques membres de la *Liberty and Property Defence League* qui est subventionnée par un syndicat de grands propriétaires et qui réclame Herbert Spencer pour patron intellectuel. Les défenseurs de la propriété arrivent avec une voiture-tribune et tâchent de combattre les single taxers en employant les mêmes armes qu'eux. Ceux-ci acceptent la lutte et la soutiennent avec des forces toujours croissantes. Le premier chariot rouge parut en avril 1891 dans le comté de Cam-

bridge. On en compte maintenant une demi-douzaine qui opèrent simultanément dans quinze ou seize comtés agricoles des Midlands et du Sud-ouest de l'Angleterre.

A Londres, la Ligue organise des conférences, engage des polémiques dans les journaux radicaux (elle n'a point d'organe à elle) : l'année dernière plusieurs de ses membres ont amené M. Spencer à reconnaître un peu malgré lui que la défense de la propriété individuelle présentée par lui dans *Justice* en 1891 est en contradiction avec certains passages de *Social Statics* (1851) qui étaient très favorables à la nationalisation du sol (1). Une foule de discussions et d'enquêtes sont toujours en préparation aux bureaux de la Ligue qui, grâce à l'extrême obligeance du secrétaire, M. Verinder, sont une précieuse source de renseignements. Les visiteurs y trouveront un véritable musée de caricatures et de dessins de propagande dûs en grande partie à la verve de Cynicus (M. Anderson).

L'*English Land Restoration League* n'a pas étendu son action directe beaucoup plus loin de Londres que la *Land Nationalization Society*. Mais elle est en relations régulières avec plusieurs groupes locaux de single taxers établis dans des villes anglaises (Bournemouth, Bradford, Newcastle-on-Tyne, etc.), et avec la *Scottish Land Restoration League*, installée à Glascow, dans la ville ouvrière et démocratique de l'Ecosse, où elle publie un organe mensuel *The single tax* et une série de brochures (2). La Ligue anglaise est également en correspondance avec la plupart des syndicats de paysans (*Unions of agricultural Labourers)*, avec près de 80 sociétés politiques, parmi lesquelles la *Financial Reform Association* de Liverpool. Enfin elle a des rapports avec les sociétés georgistes des Etats-Unis, du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Indoustan et même du Japon, pays où la propagande pour la nationalisation du sol vient de pénétrer.

Caractères généraux et résultats du mouvement. — Ainsi donc, en Angleterre, le mouvement pour la *Land Restoration* est le plus actif et c'est vers lui que vont de plus en plus les partisans de la nationalisation du sol. Au reste, beaucoup de leaders marchent en même temps avec Wallace et avec Henry George. Les principes des deux agitations sont les mêmes : elles sont toutes deux à la fois chrétiennes, humanitaires et démocratiques. L'une et l'autre mélangent dans leurs pamphlets les versets de la Bible et les plaidoyers en faveur du suffrage universel (3). Les georgistes, à l'appui de statistiques

(1) Les lettres échangées à ce sujet et les passages contradictoires ont été publiés dans le *Daily Chronicle* et réimprimés dans les numéros 1 et 2 des brochures à 0 fr. 10 de la *Land Restoration League*. La lecture en est très suggestive.

(2) Bureaux : Land Restoration Office, 45, Montrose Street, Glasgow.

(3) Le mélange se rencontre dans tous les ouvrages des nationalisateurs du sol. Mais il n'est peut-être nulle part aussi frappant que dans les livres très enthousiastes et très curieux de M. J. Morrison Davidson : *The old order and the new*, *The Gospel of the poor*, etc., Lond., W., Rewes, in-8°.

modernes hérissées de chiffres, citent l'Ancien et le Nouveau Testaments : « Dieu a créé la terre pour l'usage commun de tous les hommes. » (Psa. cxv, 16.) « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. » (II Thess., III, 10.) Les wallaciens font de même et ajoutent aux souvenirs chrétiens l'expression sentimentale de leur amour pour la nature. Ils ont des Sociétés pour la conservation des sentiers, des souvenirs historiques, des beautés naturelles ; « Notre Mère la Terre » est le titre d'un des principaux ouvrages de M. Wicksteed, et le ton du livre répond au titre. Les wallaciens sont pour la plupart des rêveurs qui répugnent à accepter la dépossession sans indemnité, ce moyen révolutionnaire que les georgistes dissimulent sous les termes de Single tax, et de Land Restoration. C'est là, nous le répétons qu'est l'unique différence entre les deux mouvements.

Wallaciens et georgistes ont beaucoup travaillé en Angleterre, mais sans aboutir à créer un mouvement général en faveur de la nationalisation du sol. Du côté du Parlement et des hommes politiques, ils ont trouvé des réformateurs disposés à augmenter l'impôt foncier, mais sans changer l'organisation sociale ; tels sont ceux qui composent à Londres le *Land Values Taxation Comittee* (1). — Du côté des socialistes, ils se sont heurtés à des exigences qui ont été mises en lumière par la fameuse discussion publique entre Henry George et Hyndmann (1882). Le second reprochait au premier de ne tenir compte que d'une seule catégorie de faits sociaux, le landlordisme qui est limité aux pays anglais, et de ne pas voir l'évolution économique qui amène la concentration des capitaux, le développement de la grande industrie, et qui est commune à toutes les nations de civilisation européenne. Ajoutons que les libertaires accusent les single taxers de travailler pour l'Etat actuel avec son luxe de dépenses, et de ne réclamer en somme qu'un changement dans l'assiette de l'impôt. La conciliation, impossible entre les doctrines, commence à se faire entre les individus. Wallace et plusieurs de ses amis se sont déclarés socialistes. Beaucoup de land restorers ont fait de même. L'été dernier, un congrès de membres des *English* et *Scottish Land Restoration Leagues* et de la *Land Nationalization Society* n'a rejeté qu'à une faible majorité une déclaration d'adhésion aux doctrines socialistes. De plus en plus, les leaders de ces groupes se rapprochent des possibilistes de la *Fabian Society*, qui leur font beaucoup d'avances. On peut prévoir que les diverses agitations pour la nationalisation du sol en Angleterre perdront leur originalité et deviendront la face rurale d'un grand mouvement dont le socialisme municipal est déjà la face urbaine.

ALBERT MÉTIN

(Prochainement :
POSSIBILISTES FABIENS
ET SOCIAL-DÉMOCRATES.

(1) 5, Palace Chambers, Bridge Street, Westminster. Recueils d'enquêtes et de rapports publiés par séries sous le titre de *Tracks for the Times*.

Des fondements de l'incertitude en matière d'opinion

Les quelques allures mentales signalées précédemment composent un portrait du type intellectuel. A leur ressemblance avec lui, tous les esprits de cette famille peuvent apprendre à se connaître eux-mêmes ainsi qu'à se discerner les uns les autres parmi tous autres. Aussi est-il devenu possible de rechercher avec eux sur quelles secrètes anatomies s'appuient les modalités particulières de leur pensée.

Relativité de la connaissance : aspect métaphysique du problème

De ce que l'intellectualisme consiste à considérer toutes choses du seul point de vue de l'intelligence, il résulte que son parfait exercice repose sur la connaissance de la nature et des lois de l'intelligence. Or tout l'effort philosophique entrepris par l'humanité depuis les origines a abouti à cette constatation faite par Kant, à savoir, que les lois de l'intellect nous sont seules immédiatement données et que nous ne percevons tout le reste qu'à travers elles. Cette découverte, qui est, à vrai dire, l'unique découverte philosophique, concorde avec le premier emploi légitime qui fut fait de l'intellect. Pour la première fois, on s'avisa de le tourner vers l'observation de lui-même afin de vérifier son pouvoir tenu jusqu'alors pour illimité. Aussi, les aperçus critiques de Kant décrivant les lois de l'intellect, constatant leur relativité, déterminant les limites de leur champ d'application, composent-ils le bréviaire de tout intellectualisme. Nous n'avons pas à les mettre en suspicion ; car ils ne portent que sur ce qui est directement exposé à notre vue ; ils sont une description, en forme d'inventaire, et nous donnent la formule et comme un modèle déposé de l'intellect. Au moyen de cet étalon, il nous est permis de contrôler, dans toute spéculation humaine, si l'usage qu'on y fit de l'intellect fut légitime, ou s'il n'excéda pas la portée de cet instrument précis. Avant la *Critique de la raison pure*, il n'est guère de système philosophique qui n'ait été conçu au moyen d'une sorte de double-vue, plus ou moins consciemment simulée, imaginant, au-delà de l'horizon intellectuel, des formes et des idées inaccessibles à tout contrôle.

Ce problème de la relativité de la connaissance, aperçu par Descartes, approfondi par Malebranche, nettement déterminé par Kant, est fondé sur cette remarque : Le monde qui seul nous est donné immédiatement n'est qu'une représentation du monde réel ; nous ne connaissons de celui-ci que les modifications qu'il provoque en nous-mêmes, c'est-à-dire nos sensations, les images et les idées qui se forment dans notre cerveau. Entre le monde et la représentation que nous en avons s'interpose l'entendement. C'est par son intervention que l'image nous

apparaît dans son cadre d'espace et de temps. Or nous ignorons quel rapport peut bien exister entre les choses elles-mêmes et l'apparence que nous en percevons.

Aspect physiologique

Le problème, posé dans la métaphysique, s'est précisé dans la physiologie par l'étude des centres nerveux et des localisations cérébrales. A la suite de M. Taine, on peut distinguer et opposer l'un à l'autre deux mondes qui *semblent* être l'un vis-à-vis de l'autre dans une relation de cause à effet, mais dont il paraît impossible de saisir le point de contact et le mode de communication, en sorte qu'il faut les supposer irréductibles. C'est, d'une part, le monde moral. Il nous est donné immédiatement et intérieurement dans la conscience ; il comprend l'ensemble des événements moraux, sensations, images, idées. C'est, d'autre part, le monde physiologique et physique, qui aboutit au premier. Il ne nous est donné qu'indirectement, et par la médiation même du monde moral, par le moyen de la perception et des sens. Il nous est extérieur. Il comprend une série de phénomènes à l'occasion desquels le monde moral s'éveille. Ces phénomènes sont un mouvement vibratoire venu des objets, frappant quelque surface de notre corps, se propageant le long des nerfs jusqu'à la moelle et jusqu'aux centres cérébraux, enfin un mouvement moléculaire dans ces centres, dont la nature n'a pu être encore précisée par la science. Après quoi, soudain le décor change : le monde physiologique s'évanouit et le monde moral fait irruption dans le champ de la conscience avec son cortège d'images et d'idées. Or, bien que tout mouvement moléculaire dans les centres nerveux soit accompagné d'un état de conscience, bien que toute image suppose un mouvement moléculaire, nous ne saisissons aucun rapport entre un mouvement et une sensation, qui sont pour nous deux phénomènes d'ordre entièrement différent. A ce point de vue plus voisin, de même qu'au point de vue de l'ancienne métaphysique, nous continuons à ne connaître du monde que nos sensations et à ignorer quelle ressemblance peut exister entre elles et les objets extérieurs dont le mouvement dans les centres nerveux est pour nous la dernière traduction.

L'intellect, moyen de toute représentation

Toutefois, à la faveur de cette distinction, le cerveau se révèle le lieu précis où s'opère la miraculeuse transformation. L'intellect se définit pour nous le moyen de cette transformation. Il est le lieu, idéal ou réel, peu importe, où le monde se divise en sujet et en objet et surgit vis-à-vis de lui-même comme représentation, le miroir dans lequel il se reflète et prend conscience de lui-même. L'intellect est cela seul. Les ondulations qui sillonnent les nerfs et les mouvements moléculaires les plus subtils dans la substance cérébrale appartiennent au monde de la volonté. Il n'est de fait intellectuel que l'apparition dans le miroir conscient de l'un de ces mouvements métamorphosé en sensation.

Ainsi, de quelque façon que s'offre le problème, la sensation,

les images, la pensée, nous apparaissent comme un lointain reflet des choses en elles-mêmes, déformées par l'intermédiaire d'un miroir dont nous savons seulement qu'il a un pouvoir déformateur.

Kant et Schopenhauer ont montré que le temps, l'espace et la causalité n'appartiennent pas à la chose en soi ni ne sont des substances objectives, mais constituent les formes *a priori* de l'intellect. Ce n'est pas ici le lieu de refaire ces magistrales expositions : les quarante pages de l'*Esthétique transcendentale* et tels chapitres du *Monde comme volonté* ou du *Principe de la raison suffisante* sont de sûres cautions auxquelles il est toujours loisible d'en appeler. A la lueur de ces démonstrations, le temps, l'espace et la causalité sont pour nous les faces mêmes du miroir intellectuel et lui confèrent, par leur disposition, ses propriétés prismatiques.

La diversité, seule représentation possible de l'unité

S'il est possible de se faire quelque idée de leur pouvoir de déformation, ce doit être, j'imagine, par la considération que voici : abstraction faite du temps, de l'espace et de la causalité, rien autre chose ne peut être conçu que l'unité indivisible et sans attributs. C'est par l'intervention du temps et de l'espace, cimentés entre eux par la causalité, que la diversité devient possible, et que des objets peuvent être distingués les uns des autres ; — en sorte que la transformation opérée sur la chose en soi par le miroir de l'intellect, apparaît celle de l'*unité* en la *diversité*.

A pousser plus loin la spéculation métaphysique, il apparaît que la chose en soi ne peut prendre conscience d'elle-même que par cette *division* de son essence en sujet et en objet, *que l'unité ne se représente à elle-même que dans la diversité.*

Antinomie essentielle entre l'existence en soi et sa représentation

Il semble donc exister une antinomie transcendentale entre l'existence en soi et sa représentation qui, étant les deux modes et les deux moments d'une même chose, sont impénétrables l'une pour l'autre.

De cette antinomie ne faut-il pas déduire que, non seulement il peut y avoir une différence entre les images qui nous représentent les objets et ces objets eux-mêmes, mais que cette différence existe nécessairement, toute représentation ayant pour loi de ne pouvoir correspondre directement à son objet. Et n'est-ce donc point consolant de savoir que, s'il nous est impossible de nous représenter les choses en elles-mêmes, cette difficulté nous est commune avec l'essence même de l'univers, en sorte qu'il serait bon peut-être de prendre notre parti d'un ordre de choses que notre seul étonnement nous fait paraître anormal?

Pourtant, les hommes, les philosophes eux-mêmes, aveuglés par une illusion contraire, n'ont pas admis aisément ce point de

vue et n'ont pas su s'en réconforter. Malebranche entre autres, qui, des premiers, conçut très nettement la distance qui sépare les choses en elles-mêmes de leur représentation, ne se résigna pas à confesser que cet intervalle créât entre l'objet et l'image une différence réelle. Il se rassurait en songeant que Dieu est trop bon pour avoir voulu tromper les hommes et, fort de cette opinion avantageuse, il concluait à l'identité des lois qui gouvernent les phénomènes et les choses en elles-mêmes.

Pour nous, qui avons proscrit de l'outillage intellectuel cette pince-monseigneur de la divinité, habile à forcer les problèmes récalcitrants, nous ne pouvons nous ranger à cette vue singulière et nous ne pouvons davantage détourner nos yeux de l'évidence.

Sincérité des lois de l'intellect

Or les lois qui régissent les phénomènes ne nous trompent pas sur leur portée. Elles ne dissimulent en aucune façon leur inaptitude à franchir les limites du monde phénoménal ; elles ne font point mystère de leur impuissance à atteindre l'absolu.

En effet, aucun objet ne nous apparaît isolé et en lui-même ; mais il apparaît déterminé par le temps et l'espace qui le circonscrivent, par la cause qui l'engendre. Or, ce temps et cet espace qui l'encadrent n'existent eux-mêmes que par rapport à d'autres fractions du temps et de l'espace ; la cause qui l'engendre en appelle à une autre pour justifier elle-même son existence, et ainsi à l'infini. En sorte que c'est la loi de notre connaissance de ne connaître les choses que par leur relation avec un temps, un espace et une cause donnés, relatifs eux-mêmes indéfiniment, la loi de causalité excluant sans merci l'hypothèse de toute cause première, l'espace et le temps répudiant par nature toute limite, tout commencement et toute fin. Et c'est pourquoi, si élastique que puisse paraître le champ de la connaissance, si élargi qu'on le constate par le progrès scientifique, il n'en est pas moins borné toujours par les mêmes frontières logiques. C'est toujours dans les limites de ses lois que l'esprit s'ébroue et évolue : autour de chaque nouvel espace conquis, avant et après chaque période de la durée, il projette des espaces qui circonscrivent, des périodes qui s'étirent. Sa propre activité alimente le cauchemar sans réveil de la causalité et pose en un effet chaque cause découverte.

Ainsi la forme même de notre intelligence, pour peu que nous prenions la peine de la considérer, nous avertit que toutes nos tentatives vers un absolu, vers une vérité fixe, sont vaines. Elle nous laisse entendre que les lois que nous percevons, et qui sont sa propre expression, ne valent que pour le phénomène. Elles sont construites de telle façon qu'elles excluent toute possibilité de s'appliquer à la chose en soi dont nous ne pouvons pas même présumer qu'elle soit soumise à une loi ; car le concept de loi ne nous est donné lui-même que dans le monde de la représentation. Aussi la chose en soi ne peut-elle exister dans notre esprit qu'à l'état de concept négatif ; j'entends par là un concept construit au moyen de la négation pure et simple des formes de notre intellect.

Pour faire échec à tout dogmatisme positif, il n'est donc pas même nécessaire d'établir le caractère subjectif de l'espace, du temps, de la causalité. Qu'on entende par là des substances, des qualités même des objets, ou des formes de notre entendement, ces trois termes, quels qu'ils soient, n'en sont pas moins des barrières infranchissables placées entre nous et la connaissance d'une vérité absolue.

Que si nous qualifions *certains* les principes mathématiques, géométriques ou logiques, cela n'exprime autre chose que la propriété commune aux rapports qu'ils énoncent, de s'imposer à tous les esprits, en tous temps et en tous lieux, sous une forme identique. Or la similitude universelle de cette vision vient de ce qu'elle porte sur la substance et la forme même de l'intellect, non sur son contenu, — de ce qu'elle enregistre précisément ces rapports de temps, d'espace et de causalité, horizon commun de toute humanité, atmosphère commune, hors laquelle il n'est pas plus possible à l'esprit de connaître qu'il n'est possible aux poumons de respirer hors de l'atmosphère qui investit la planète. Il en résulte qu'énoncer les rapports de certitude, c'est formuler les règles du jeu de l'intellect. Or celles-ci ne servent, comme il fut exposé, qu'à nous ligotter dans le relatif, à nous isoler irrémissiblement de l'absolu vers lequel s'élance notre présomption. Elles nous enferment dans *notre* absolu qui se pose vis-à-vis de tout le reste dans une relation que nous ignorons. Nous nommons certitude les dimensions mêmes que jauge notre prison ; car c'est la nature même de cette certitude qui frappe de stérilité toute tentative des recherches inductives pour aboutir à une fin ou découvrir un commencement. Elle est *notre* certitude, une certitude tenace, qui nous condamne à ne connaître l'univers qu'à travers le masque déformateur qu'elle tient attaché sur nos yeux.

Certes, il eût été superflu de développer ces idées touchant la relativité de la connaissance dont c'est la gloire de Kant d'avoir donné, il y a plus d'un siècle, la formule définitive, si Kant lui-même, passée la période de la jeunesse et de la force intellectuelle, n'avait tenté d'en obscurcir la clarté, si ce n'était la tendance fatale de l'humanité de se plier plus aisément aux vieux instincts qu'aux idées nouvelles. Celles-ci doivent donc être ressassées ; car, dans le temps de leur nouveauté qui dure des siècles, si elles contredisent d'anciennes habitudes, elles ne vivent dans les esprits que durant le temps qu'on les expose. Ce n'est point par leur évidence que les idées justes triomphent ; mais elles n'établissent leur empire qu'à la manière des préjugés, par la voie routinière des fréquentes répétitions, et par le pouvoir des formules que la coutume impose à la mémoire.

L'antinomie entre existence et représentation, principe de sérénité intellectuelle

Pour tout intellectuel, évoquer ces idées, c'est légitimer à sa propre vue son attitude en face de l'univers, c'est méditer sur les principes de toute honnêteté spirituelle. C'est sur cette constante méditation que se fonde tout emploi licite de l'intellect. Par elle, l'esprit guéri de cette préoccupation de juger et con-

clure qui, comme un tic, agite l'humanité, se fige tout entier dans l'attitude sereine de la contemplation. Il goûte une joie plénière à assister à l'éclosion du phénomène, à voir s'élever, d'on ne sait quel abîme insondable d'unité, la diversité des formes et des choses, à considérer, attentif, ce miroir de l'intellect, magicien d'une telle métamorphose. Du milieu de cette extase, toute tendance à conclure ne saurait lui apparaître que comme une déviation et une sorte de strabisme de la vue intellectuelle.

Toute angoisse a cessé de l'étreindre à constater que les lois des phénomènes ne valent pas pour la chose en soi. Car il sait en même temps que *sa* représentation est ce qu'elle doit être ; que toute représentation diffère de son objet, que s'il existe un absolu, le temps, l'espace, la causalité, avec leurs formes indéfinies, en sont la projection normale et que ces formes obéissent à la loi de toute représentation, en étant à jamais séparées de l'objet qu'elles reflètent. Car l'ombre ne coïncide pas avec le corps, et les lois qui régissent les personnages d'un tableau ne sont pas celles qui gouvernaient les modèles. Les uns vivent de ce qui fait mourir les autres et le geste régicide des conjurés qui, dans les toiles académiques, menace le front de César, demeure à jamais suspendu sur l'imperator sans jamais l'atteindre : loin qu'il le supprime, il éclaire et perpétue son personnage dans la durée. Car c'est précisément le fait de l'œuvre d'art de soustraire aux lois du temps et de l'espace les objets qu'elle transpose, de suspendre à leur égard le cours de la causalité. Elle est le mode de représentation propre à l'esprit humain, le mode d'une représentation à la deuxième puissance. Elle substitue aux matériaux employés par la vie, des matériaux spirituels : la ligne, le mot, la note de musique. Ceux-ci n'ont de signification que pour une intelligence humaine, ils ne figurent des objets qu'au regard d'une telle intelligence et leur seul rapport avec les modèles qu'ils représentent est précisément qu'ils les représentent.

De même nous faut-il tenir le temps, l'espace et la causalité pour les moyens dont use la chose en soi afin de se représenter selon la conception artiste qui lui est propre. Après cela, il n'y a plus lieu de s'étonner si les lois qui régissent cette représentation n'ont aucun point de contact, n'admettent aucun raccord avec la chose en soi. Prétendre qu'il en soit autrement serait aussi singulier que tenter de retenir le bras de Brutus, levé, dans le cadre d'un tableau, sur César condamné.

Il nous suffit de savoir que nous sommes placés au point de vue de la représentation pour être assurés, qu'à ce point de vue, les choses sont ce qu'elles doivent être. Aussi faut-il répudier tout regret de cet absolu chimérique « vers lequel s'élança notre présomption ». A considérer l'univers avec des yeux dessillés, l'absolu n'est qu'une hypothèse imaginée par l'esprit pour construire le relatif. Gardons-nous de prendre pour la demeure définitive de l'intellect cet échafaudage provisoire ; pénétrons dans le réel palais qu'il servit à dresser ; gravissons-en les degrés *joyeusement* comme des héros d'Ibsen : car du sommet de ses tours le spectacle du Monde nous apparaîtra *en beauté*.

JULES DE GAULTIER

Chronique musicale

Evidemment, il serait souhaitable, en ce premier article, d'étudier les œuvres dont mon prédécesseur et ami Alfred Ernst, distrait par des besognes ardues, n'a pu vous entretenir, *Xavière*, *Frédégonde*, et autres *Jacqueries;* mais, sans parler du manque de place qui s'oppose à de telles prolixités, cette récapitulation exigerait un singulier courage de ma part — et de la vôtre donc ! Mieux vaut rappeler brièvement quelques « numéros » des Concerts de l'Opéra.

La *Symphonie pour orchestre et orgue* de ce bon M. Widor rasa tout le monde, en dépit du prodigieux satisfecit adressé aux musiciens par l'auteur, proclamant que sa machine avait séduit « les auditeurs qui s'étaient donné la peine de l'écouter » (A toi, mon Ouvreuse, visée par ce trait sine ictu, pour avoir mal dissimulé l'étendue de ton embêtement !) Pour moi, deux fois déjà d'une pareille foudre je me suis vu perclus, deux fois déjà je me suis donné la peine — ô Dieu, l'étrange peine ! — d'écouter les harmonies si pauvres de ce compositeur au nom si riche, et mon opinion sur Widor ne branle pas. Il est crevant. Vers la fin de l'andante (en *ré bémol*, bien entendu, pour imiter plus servilement la sacro-sainte symphonie de Saint-Saëns aux provinces si chère) (1), quelques mesures se peuvent tolérer, conclusion scandée par les rythmes alternés des timbales et des pizzicati de violoncelles sur les longues tenues du grand orgue. Mais le reste est plat, plat, ra-pla-plat. Jamais l'auteur ne plane. Widor n'est pas condor.

Des *Temps de Guerre*, je ne saurais dire assez de bien pour satisfaire l'auteur, chatouilleux à l'excès et qui, effleuré de la plus légère critique, regimbe. C'est de la bonne ouvrage bien faite. C'est, mon Dieu, c'est un paysage très compliqué où l'on voit que M. Le Borne s'est appliqué. Du coloris, de la patte, des intentions (l'Enfer doit être dépavé), mais... Du moins je louerai, dans le « Carillon », amusette rythmique dont le batifolage instrumental a conquis les snobs, le milieu expressif du quatuor sur lequel la flûte éperle les notes légères du thème tintinnabulant, bientôt repris jocoso par la clarinette basse — à la façon du fugato capucinard nasillé par les bassons de *Wallenstein* — et qui, doublé par les altos, forme sur la phrase expressive un contrepoint drôlet. Me serat-il permis d'ajouter, avec tout le respect qu'il faut, que le Carillon des *Temps de guerre* ne me semble pas indispensable, venant après celui de *l'Arlésienne* qui, déjà, ne servait pas à grand' chose.

Sur le *Fervaal* de Vincent d'Indy, l'œuvre dramatique la plus haute de ces vingt dernières années, pourquoi n'écrirais je pas une brochure explicative, analogue, *mutatis mutandis*, aux commodes Leitfaden tétralogiques confectionnés par le très honoré baron Hans von Wolzogen ? Oui dà, je l'écrirai, avec, pour collabo, l'érudit et délicat d'Indyste Pierre de Bréville. Et j'en publierai, dans la Revue blanche, des fragments pour votre édification, gens de bien. Lors, vous apprendrez que le second accord de la Mort est toujours plaqué par les quatre clarinettes, et que le thème du soleil apparaît trois fois dans l'ouvrage, pas une de plus, pas une de moins, aux trois moments caractéristiques d'espérance (p. 275 de la partition piano et chant), de sacrifice au dieu caché (p. 319), et de plénitude de la lumière (p. 383). Bien d'autres choses encore.

O mon Pierné, tous les biens de la terre ne m'empêcheraient de reconnaître combien tu es ficelle ! As-tu, roublard, as-tu assez bien su, avec ta *Nuit de Noël en 1870*, réveiller le chauvin qui sommeille dans le cœur de tout abonné aux Concerts de l'Opéra ! Comme ces mélomanes revanchards ont été frénétiques ! prodigues d'applaudissements qui ont dû retentir jusqu'à la trouée des Vosges ! Comme... (mais craignons de noliser tous les points d'exclamation des casses arcisiennes).

(1) Et même au très parisien Fernand Gregh qui défendit l'œuvre contre moi avec une éloquence ingénieuse.

Le sujet, une lettre de Clairin l'a fourni. Clairin a raison d'écrire; pendant ce temps, il ne peint pas.

...Cette nuit, nos avant-postes étaient près des leurs. On échangeait, sans se voir, de rares coups de feu, quand une cloche au loin ayant sonné la messe de minuit, il revient au souvenir de l'un des nôtres un vieux noël de chez nous. Et voilà que tout à coup les autres, là-bas, chantent aussi Noël. Les voix se répondent : Noël ! Noël ! Et c'est pendant un instant entre eux et nous comme un apaisement fraternel, comme une trêve de Dieu... (Décembre 1870).

Pierné a traité ça à la Française, à la Navarraise plutôt, en trompe-l'œil. Il connaît ses auditeurs, il les sait incapables de penser, et, au lieu de semer des perles devant les groins de ces mélomanes, au lieu de s'esquinter les méninges à trouver pour eux un heurt de rythmes belliqueux que calmerait, un instant, la pacifiante tendresse d'harmonies évocatrices des piétés de jadis, il y va de son panorama. Et aïe donc !

Un récitant (1) amplifie, en vers (Eugène Morand *scripsit)*, la prose épistolaire ci-dessus mentionnée :

Les nôtres sont debout, l'arme au pied, toujours prêts.
Et les autres là-bas, si près,
Si près que, par intervalles,
On suit
La voix de vipère des balles
Dont le sifflement passe dans la nuit.

Et la petite flûte siffle, vipérine, les fifres vrillent dans nos oreilles une vraie marche prussienne; de vrais tambours l'accompagnent; les clairons sonnent une vraie marche française; une vraie cloche sonne; un baryton tonitrue de vrais noëls provençaux auxquels les chœurs, de la coulisse, répondent par un vrai noël allemand. Aussi, c'est un vrai triomphe. Mais comment se fait-il que l'ami Pierné ait omis d'entrer ses choristes dans des pantalons rouges.

Dans la Revue illustrée, M. Gustave Robert s'attaque à l'inattaquable *Drame wagnérien* de M. Houston Stewart Chamberlain. Je crains que le savant et consciencieux critique français ne se contente de lire dans quelque traduction les auteurs étrangers qu'il combat. H S.C. remarque, par exemple, que, dans le drame musical, le conflit tragique peut se terminer non par la mort du héros, mais par sa victoire. G. R. lui attribue un passage où il est question de « la victoire du héros... *sur lui-même* » ce qui permet à notre compatriote d'opposer Polyeucte à Hans Sachs. J'affirme que ce « *sur lui-même* » n'est pas dans le texte original.

Plus loin, afin de prouver que l'on est fondé à déduire des drames wagnériens tout un système philosophique, G. R. se réfère à une lettre où Wagner aurait déclaré : « Toute ma philosophie a trouvé dans la *Walkyrie* sa complète expression artistique. » Distinguons : Wagner a écrit (Lettre à Uhlig, p 192) : « Meine ganze Weltanschauung hat in ihm ihren vollendetsten künstlerischen Ausdruck gefunden. » Or, *Weltanschauung* et *Philosophie* sont deux termes qui ne se correspondent pas de façon exacte, et Wagner lui-même, opposant à la *Weltanschauung* le *Weltbegriff*, dit expressément (2) que, dans ses œuvres, c'est celle-là

(1) Dans son aimable et réactionnaire volume, *l'Ecole du Dilettante*, M. Gaston Dubreuilh proteste non sans raison contre la cacorythmie résultant de toute déclamation accompagnée de musique. Il constate, en outre, que les inflexions de la voix parlée empruntant leurs intonations à des gammes de commas et de fractions de commas sont incapables de s'harmoniser avec les sons de la partie musicale qui appartiennent, eux, à des gammes formées de tons et demi-tons.

(2) Voir la p. 272 de l'admirable *Richard Wagner* que vient de publier, à Munich, Houston Stewart Chamberlain. Ne se rencontrera-t-il pas un éditeur français assez intelligent pour faire paraître une traduction de ce chef-d'œuvre !

qui a trouvé son expression artistique, et non celui-ci qui, précisément, correspond à ce que nous entendons en général par le terme « Philosophie » envisagé comme un système de notions.

La *Weltanschauung* (contemplation de l'Univers) implique l'idée d'intuition, de vision directe, et si elle peut correspondre à notre mot « Philosophie » pris dans son sens le plus large, elle en diffère dès qu'on entend par ce mot un ensemble de théories, d'abstractions et de systèmes. Un poète met dans son œuvre toute sa Weltanschauung, inconsciemment, sans s'être jamais occupé de philosophie, sans même soupçonner la moindre théorie de l'univers...

Henry Gauthier-Villars

Galeries S. Bing

Le Mobilier

« Les lois par lesquelles nous jugeons les qualités principales d'un tableau, a dit avec justesse Edgar Poe dans sa *Philosophie de l'Ameublement*, suffisent, à très peu de chose près, pour apprécier la disposition d'un appartement... »

L'harmonie, qualité principale d'un tableau, était indispensable à la suite de pièces que M. Bing nous présente en sa maison de la rue de Provence, 22. Elle y fait malheureusement défaut. On ne saurait dénommer appartement un assemblage aussi hétérogène, se représenter, sans inquiétude, une femme qui adopterait à la fois une chambre sépulcrale comme celle de M. Maurice Denis et une sorte de sachet agrandi, tel le boudoir de M. Charles Conder. Quant à passer du salon glacial de M. Albert Besnard dans l'atmosphère réchauffante du fumoir de M. Henri Van de Velde, cela semble un exercice auquel on serait mieux préparé dans un établissement d'hydrothérapie.

M. Bing, qui a la main grande ouverte mais fébrile, eût été mieux avisé en demandant à un seul, quitte à patienter, l'exécution de son appartement moderne. Nous savions assez que l'Art s'érige aujourd'hui en une Babel où tous les artistes s'évertuent à parler un idiome différent (voyez l'Hôtel de Ville). Souvent même, chacun ne s'entend pas durablement avec soi. Confier l'entreprise d'un mobilier à un seul, c'était encourir pour l'harmonie un minimum de risques, l'exiger d'efforts mis en commun menait inévitablement à l'erreur essentielle. M. Bing a versé dans l'erreur.

M. Van de Velde, l'auteur des meubles et boiseries qui composent la salle à manger, le fumoir et le cabinet d'amateur exposés chez M. Bing, m'a dit qu'en ses créations, il ne perdait jamais le point de vue de la nature. Il se souvient de la matière première, du bois, alors qu'arbre vivace, il surgit du sol, un peu renflé, évasé, comme pour y assurer son assiette, puis s'élance d'un seul jet, pour se permettre plus haut le caprice des branches, l'ornementation du feuillage. Cette représentation est évidemment un intermédiaire précieux entre le concept pur et l'intuition expérimentale. Privé des mille moyens d'écriture dont disposent les peintres, le constructeur de meubles doit, de plus, satisfaire d'autres exigences que celles de l'esthétique. S'imposer ainsi que M. Van de Velde un schéma comme matière à déductions est un mode intelligent pour douer ses œuvres de personnalité et d'harmonie.

La salle à manger que nous présente cet artiste est fort simple. Une boiserie en cèdre plaqué sur chêne entoure la pièce. Cette boiserie est divisée en panneaux limités latéralement par une moulure. Des fleurons équidistants en cuivre rouge (leur dessin semble une synthèse de la guêpe) sont incrustés à fleur de bois. Une tablette reposant sur de sou-

ples supports également en cuivre, court le long des murs, prête à recevoir des poteries, de la vaisselle. Deux buffets à divisions un peu nombreuses, une table centrée de carreaux en faïence supprimant l'usage des dessous de plat, de larges chaises à haut dossier encadrant une arabesque, le tout en cèdre rehaussé de cuivre rouge, constituent un mobilier clair, accueillant et propre.

La cheminée est de M. Théo Van Rysselberghe. Sa forme cintrée, ses crochets à pelle et à pincette, ses tiroirs à combustible munis de belles poignées de cuivre ne détonnent pas avec le reste de la pièce; on sent là une entente commune dans la simplicité.

Attenant à la salle à manger est un fumoir, également très compris dans le sens hospitalier. Banquette profonde, cases, tablettes à portée de la main, accoudoir qu'il s'agirait seulement de remonter à hauteur d'appui. Revêtements et meubles sont d'un bois amarante d'une richesse à faire paraître gris le culottage des pipes.

Les Anglais emploient souvent, en ébénisterie, une matière de même apparence, mais par raison d'économie ils la cantonnent dans le parallélisme ou la rencontre des lignes droites. Ici la ligne est plus flexueuse, plus variée et elle devient une véritable arabesque en se découpant sur les mosaïques de verre de M. Lemmen. De ce dernier artiste est une baie vitrée et la frise, un peu aigre, qui décore les murs.

Le cabinet d'amateur (?) toujours de M. Van de Velde est en frêne d'Amérique, un bois blond qui rappelle l'olivier en mieux veiné. — Fauteuils aux bras trop évasés, mais entre lesquels on est exemplairement assis. Banquette surmontée de tablettes et de vitrines. Crédence où pendent des vases accrochés au-dessus d'une cheminée revêtue d'harmonieuses faïences de M. Bigot. Cabinets à divisions formées par ces lattis fort usités en Angleterre, entrées de serrure en cuivre rouge (une feuille de trèfle d'un joli mouvement), aux murs un papier où se répète une tulipe jaune. Et l'on passe dans un salon en rotonde tendu de onze panneaux argent et bleu et d'une frise crème et rose en peluche décorée par M. Isaac. Cette décoration représente en silhouette des plantes à longue tige, iris, chrysantèmes, lis, soleils, pavots. Des encadrements en bois teint répètent en synthèse la fleur qu'ils entourent. L'effet est brillant et, s'il est durable, les procédés de décoloration inventés par M. Isaac pourront donner des résultats inattendus. Des bancs aux sièges formés de lanières détonnent avec l'aspect précieux des murs. — N. B. Quitter ce salon sans lever la tête ; M. Louis Bonnier vous dira pourquoi.

Qualifier de sépulcre la chambre à coucher exécutée par M. Eugène Pinte d'après les dessins de M. Denis, n'invite guère à y séjourner. Nous continuerons donc notre promenade en prenant soin toutefois de passer loin du lit, car un invisible marchepied vous y fait choir. A quoi bon rééditer un genre d'accident sur quoi les romans galants du dix-huitième nous avaient déjà copieusement édifiés ! Des muscles d'hommes de la préhistoire suffiraient seuls à déplacer les sièges installés dans la même pièce et l'on peut considérer telle table comme un meuble d'usage, en ce sens qu'il suffit de la retourner, pieds en l'air, pour en avoir une seconde. Décidément M. Denis est plus ingénieux comme peintre. On retrouve dans sa frise, sorte de calendrier de la vie féminine, les qualités de grâce et de recueillement, le charme ecclésial que dégagent toutes ses compositions.

Brûlons le boudoir-sachet de M. Conder et descendons au salon en rotonde décoré par M. Besnard. Une antichambre le précède où des panneaux de M. Edouard Vuillard mettent en scène des femmes d'intérieur. Du plafond pend un lustre de M. Pierre Roche. M. Vuillard est un harmoniste rare ; il sent le charme de l'intimité, l'énigme où semble vivre tout être solitaire. Il vocalise en mineur ; ses tons sont neutres et sourds, ses combinaisons subtiles.

L'idée d'utiliser l'abdomen de lucioles pour y loger des lampes élec-

triques était fort plausible, attendu qu'on ne sait ordinairement où les mettre. On regrettera seulement que M. Roche ait eu le malencontreux esprit d'adjoindre à ces insectes figurés de lourdes chaînes.

Le salon voisin contient onze panneaux et un plafond concentrique de M. Besnard, un paravent décoré de précieuses peintures par M. Bonnard et une remarquable cheminée, flanquée de chauffeuses par M. Van de Velde.

Les panneaux de M. Besnard — glaciers, neiges, avalanches, donnent de l'élévation à la pièce, mais semblent un décor de théâtre qui nous fait craindre de voir réapparaître Michel Strogoff. Le plafond, au moins, peut embellir un salon. Au centre une femme sème des étoiles ; tout autour une ronde de nymphes tourne. Cette peinture dénote les qualités d'invention de M. Besnard en ses meilleurs jours. Le mouvement hélicial des robes combiné avec celui des pieds, c'est la science et la grâce unies.

Le magasin de M. Bing ne renferme pas seulement des meubles et des peintures murales. Une place même plus importante est réservée aux peintures, pastels, aquarelles et dessins, aux estampes, à la sculpture à la céramique et aux verreries. Le seul fait de nommer parmi tant d'œuvres alignées celles qui présentent un côté intéressant allongerait singulièrement cet article. Il faudrait donc ultérieurement leur consacrer quelques pages, malgré qu'un certain nombre d'entre elles aient déjà été exposées et que l'ensemble ne présente pas aux Parisiens la nouveauté d'une exposition de meubles modernes, si embryonnaire qu'elle soit.

D'ailleurs, pour mener au succès son entreprise, M Bing devra concentrer assez d'efforts, mettre en mouvement assez d'industries sans se croire obligé d'imposer sa concurrence aux marchands de tableaux. Vendre des choses encadrées en même temps que des meubles et des tentures belles par elles-mêmes, paraît un contre-sens ; c'est favoriser le vieil errement qui consiste à peupler ses murs de petits cadres. Je ne crois pas être le seul à réprouver les expositions à vie que chacun organise chez soi. Il est peu de toiles qu'on prenne plaisir à examiner la cinquantième année comme au premier jour, tandis que six mois de présence continue suffisent souvent pour lasser l'admiration. Comparez la destinée vaniteuse que nous affectons à la peinture avec celle attribuée aux estampes, aux lithographies reléguées en des cartons. Pour ne pas assister jour et nuit à nos occupations domestiques, celles-ci gardent à nos yeux une fraîcheur, un charme renouvelé, et se parent de beautés inconnues chaque fois qu'il nous arrive de les feuilleter. « L'Art en est venu à son plus bas degré d'intimité avec tous », a dit Whistler. Exilons-le donc de nos alcôves et souhaitons que M. Bing obtienne de ses artistes le tabernacle où nous l'enchâsserons.

Ce meuble (nommez-le si vous voulez pinacothèque — un pendant à bibliothèque) sera composé d'une multitude de cases ou tiroirs, selon qu'on placera les tableaux de champ ou à plat. Il sera nécessaire d'y adjoindre au moins deux chevalets destinés à recevoir plusieurs toiles afin de permettre un examen simultané...

Me voici parvenu à la fin de cet article sans m'être cru obligé de parler d'art nouveau. M. Bing, lui, intitule son magasin « Maison de l'Art nouveau ». Comme la plupart des étiquettes, celle-ci est assez discordante. L'art nouveau est celui qui s'ignore, c'est Delacroix pensant continuer Rubens, c'est Ingres imitant Raphaël. Mais le coup de gong un peu vigoureux donné par M. Bing devait-il motiver les tonitruances de ceux qui, entre les colonnes d'un journal, cultivent la chanson rosse ? A une époque où, gens en veston, nous copions encore servilement les fauteuils à bras ajourés qui furent inventés, comme chacun n'ignore, pour laisser prendre latéralement les basques de l'habit de cour, nous ne pouvons que louer une entreprise à laquelle nous devrons peut-être un jour, ne fût-ce que cela, de nous asseoir à notre aise. Et concluons en disant que les Soussous, Loangos, Kroumans ou, selon un intéressant projet de notre ami Paul Adam, les détenus qui ouvriront plus

tard des routes de pénétration dans nos merveilleuses colonies d'Afrique et abattront ainsi des arbres précieux pour l'ébénisterie, serviront plus l'Art nouveau que tels débats stériles. Et que cette considération nous incite à la vertu de modestie.

EDMOND COUSTURIER

Notes dramatiques

Cercle des Escholiers. — M. Maurice Talmeyr est sans conteste un de nos meilleurs journalistes. Ses chroniques de la Revue hebdomadaire, ses Premier-Paris du Figaro sont pour ravir les esprits lucides et sobres. Il manque peut-être un peu d'indulgence, mais en revanche il ne manque jamais de pénétration. Il discerne avec une rare pureté de jugement les mobiles secrets et il a toujours le courage de les énoncer à voix haute, quels que puissent être les désavantages de la franchise. En un mot il est des chroniqueurs actuels probablement le plus avisé ; je crains qu'il n'en soit le plus méfiant.

C'est sans doute cette disposition d'esprit qui l'a poussé à concevoir un thème dramatique se déroulant *Entre Mufles ;* le milieu choisi est d'ailleurs favorable à l'éclosion de ladite muflerie ; il touche à la politique et confine à la littérature. C'est ce que l'école bactériologique appellerait techniquement « un terrain favorable ».

Toutefois il est assez délicat de définir avec précision ce que M. Talmeyr entend désigner par *les mufles.* Sa pièce s'intitulerait « Entre Sales Gens », « Entre Salauds », « Entre Cochons », qu'elle me paraîtrait tout aussi exactement dénommée. Et ce n'est pas là une objection purement verbale ; il me semble que le mot *mufle* désigne parmi les sales types un type assez particulier. Ainsi Mazaron, sa femme, Coquille et Pellereau sont des fripouilles ; ce ne sont pas des mufles Au contraire Langonac, lui, est un mufle. Pourquoi ? Parce que probablement la muflerie implique une certaine élégance de manières, des dehors, une façon de politesse toute de surface capable de faire illusion. Un homme qui appartient à la bonne société peut être un mufle et agir quotidiennement comme un mufle en ne cessant d'affecter une correction impeccable. Tel le Langonac. Mais un Mazaron, qui passe sa vie à gueuler et qui est vêtu comme un mendigot, est trop peuple, trop arsouille pour avoir droit à la qualité de mufle — ce qui, tout étant relatif, constitue un grade et presque une dignité dans la hiérarchie de l'universelle cochonnerie.

Je n'insisterai pas sur l'argument de la pièce qu'ont divulgué tous les journaux. Je reprocherai seulement à M. Talmeyr d'avoir insuffisamment analysé les personnages de Germaine et de Henri et ainsi compromis l'effet de la belle scène du quatrième acte où la jeune fille refuse de se laisser épouser par générosité. Si nous avions mieux vu quelle était Germaine, combien davantage nous eût émus son cri de fierté blessée ! Mais quoi ! Est-il admissible qu'une fille capable d'un pareil mouvement ait pu se laisser séduire par un Langonac ? Il y a entre le premier et le second acte tout un détail de faits psychologiques dont nous n'aurions pas dû être privés.

L'interprétation a été excellente. Madame Daynes-Grassot, trop mouvementée peut-être, nous a présenté une bien vivante et terriblement vraie madame Mazaron ; l'exquise mère France a mérité des ovations ; madame Faustine Chartier a tenu avec beaucoup d'autorité et de naturel un rôle épisodique. Quant à Mlle Syma, j'estime qu'elle joue trop bien ; c'est une critique ; elle n'a jamais une minute d'abandon ni d'émotion, encore qu'elle sache remarquablement pleurer. — Et puis cette petite pantomime !... — Janvier est le Mazaron grand M. Démarche et coups

de gueule, tout y est. Création excellente, très pittoresque, très bien composée. — Francès, le vieux Francès, fort amusant dans le rôle du marchand de savon Coquille; Freder enfin, peut être un peu trop timide, a intelligemment joué le rôle d'Henri, le malheureux secrétaire à qui le ménage Mazaron ferait volontiers avaler des couleuvres, si j'ose m'exprimer ainsi.

Théâtre de l'Œuvre. — On ne chôme pas rue Turgot. Pour le troisième spectacle de la saison, M. Lugné-Poe nous a offert le petit régal de huit actes consécutifs, courts il est vrai, mais huit tout de même. Ils ont d'ailleurs été favorablement accueillis du très select public de l'Œuvre, select malgré divers incidents de couloir sur lesquels il vaut peut-être mieux ne pas insister. Il serait fâcheux que nous fussions revenus aux soirées trop mouvementées de l'ancien Théâtre d'Art.

Le drame de madame Ellin Ameen, intitulé *Une Mère*, est vraiment, malgré la violence d'une situation, trop dépourvu de tout ce qui peut constituer l'intérêt proprement dramatique. Une mère a mis au monde un enfant contrefait et le tue par pitié, pour le *délivrer* d'une vie qui ne pourrait être qu'une lente et morne agonie. C'est tout ; l'œuvre se résume dans le monologue du second acte où la mère dit ses raisons. Il ne nous paraît pas que ce soit suffisant.

Le rôle d'Emma Olson, la mère, a été vaillamment interprété par Mlle Marthe Mellot qui a su rendre émouvante une situation simplement brutale. Elle a eu des cris d'angoisse admirables et de beaux sanglots tragiques. Au surplus dans ce drame nu, nu, nu, comme eût dit Cros, elle est pour ainsi dire seule. Le berceau qui lui donne la réplique s'est honorablement comporté.

Brocéliande est un poème de Lorrain qui symbolise, en vers souples, félins et caresseurs la ruse féminine triomphatrice même de la puissance de l'enchanteur Myrdhinn. On regrette parfois l'archaïsme de certains vers d'un alexandrinisme trop certain. Mais est-ce la faute du poète s'il a dû attendre des années l'heure de présenter au public des rêveries, des songeries de jeunesse ?

Mlle Beraldi incarnait Viviane. Elle n'a peut-être pas été assez fluidiquement ensorceleuse dans sa robe lunaire. M. Barbier a une belle voix grave, si grave que parfois on n'entend plus guère qu'un ronronnement solennel. Quant à Mlle Suzanne Auclaire, page descendu de la tapisserie devant qui s'éployait le livre des légendes, elle nous a présenté une exquise silhouette de conteur d'autrefois.

Et cependant, personnifiant la fille dans les *Flaireurs*, comme elle se révéla saisissante et capable d'angoisser une salle de son angoisse ! Comme elle s'est raidie et débattue contre cet envahissement progressif, méthodique et terrifiant des choses de mort. *L'Œuvre* a bien fait de nous infliger à nouveau le tremblement d'alarme tragique des âmes devant la détresse définitive que révéla le tableau scénique de M. Van Lerberghe. A côté on nous émoustillera avec les *Dessous de l'année* et de ces dames. Il n'est pas mauvais que de temps à autre on nous soulève les dessous de la vie ; c'est moins excitant sans doute, mais c'est d'une incomparable hygiène morale.

On a clos le spectacle sur une pièce en vers de MM. Quinel et Dubreuil : *Des mots, des mots*. Je ne nierai pas qu'il y ait dans cette fantaisie (bien longue toutefois et monotone aussi) quelques hémistiches amusants, mettons même des *stiches* pour être conciliant. Mais sacrebleu ! si en 1925 on parle encore en vers confectionnés selon l'esthétique de Ponsard, à quoi, vers-libristes dont Ponchon, aurez-vous diable bien servi ?? Je me le demande avec une anxiété presque profonde.

COOLUS

Le Gérant : LÉON FRÉMONT.

Arcis-sur-Aube. — Imprimerie Léon FREMONT, place du Marché-Couvert.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Services directs entre Paris, l'Algérie, la Tunisie et Malte, par Marseille et les paquebots de la Cie Générale Transatlantique

Billets directs valables 15 jours

De Paris aux Ports ci-après ou vice versa :	Prix des Billets (1) : 1re cl.	2e cl.
Alger, Oran, Bône par Philippeville, Philippeville.	197 fr.	135 fr. 50
Tunis	222 fr.	160 fr. 50
Malte (La Valette)	287 fr.	200 fr. 50

(1) Les prix de ces billets comprennent la nourriture à bord des paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique.

En ce qui concerne les jours et heures de départ de Marseille, consulter les Agences de la Compagnie Transatlantique : à Paris, 12, Boulevard des Capucines (Grand-Hôtel) ; à Marseille, 12, rue de la République.

ARTE

REVUE INTERNATIONALE

Directeurs :

Eugenio de Castro et Manuel da Silva Gayo

Représentant en France :

Louis-Pilate de Brinn' Gaubast

COIMBRE (PORTUGAL)

AUGUSTO D'OLIVEIRA, ÉDITEUR

10 fr. par an. — le numéro : fr. 25.



Une nation opprimée

(l'Ukraïne)

BROCHURE DE 32 PAGES

CHEZ GEORG & Cie, ÉDITEURS A GENÈVE

MÊME MAISON A BALE ET LYON

BULLETIN OFFICIEL

DU

Parti socialiste polonais

Adresse : AL. DEBSKI, 7, Beaumont Square, Mile End, London E.

Le 25 janvier, l'après-midi, M. Jean de Mitty fera, à la Bodinière une conférence sur M. Catulle Mendès, avec le concours de madame Allys Arcel et d'autres comédiens.

Publications artistiques de La revue, tirage restreint, exemplaires numérotés

HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC :

ANNA HELD
LITHOGRAPHIE *

L'AFFICHE DE
LA REVUE
BLANCHE
POUR 1896 **

MAY BELFORT
LITHOGRAPHIE *

PIERRE BONNARD :

L'AFFICHE DE
LA REVUE
BLANCHE
POUR 1894 **

MI-CARÊME
LITHOGRAPHIE **

FÉLIX VALLOTTON :

ADAM, BALZAC, BAKOUNINE, BISMARCK, CASTRO, CHAMBORD, COOLUS, COPPÉE, DEUS, DUMAS, FLEURIOT, LECONTE, LEOPARDI, LOTI, MAISTRE, MENDÈS, MICHEL, MORRIS, POE, PONCHON, POUGY, SARCEY, STAMBOULOF, TOLSTOI, VALLOTTON, ZOLA ****.

ÉTÉ ***, POIL DE CAROTTE ****, HIVER ***, QUE LES CHIENS SONT HEUREUX **.

EDOUARD VUILLARD :

ROSSIGNOL ****

LAUTREC :

NIB
SUR VÉLIN *

VALLOTTON :

NIB
SUR VÉLIN *

BONNARD :

NIB
SUR VÉLIN *

BONNARD, DENIS, ROUSSEL, VUILLARD :

QUATRE PETITES LITHOGRAPHIES ****

BONNARD, COTTET, DENIS, IBELS, RANSON, REDON, RIPPL-RONAI, ROUSSEL, SÉRUSIER, LAUTREC, VALLOTTON, VUILLARD :

L'ALBUM DE LA REVUE BLANCHE *****

Prix de ces estampes : * 10 fr. — ** 5 fr. — *** 2 fr. — **** 1 fr. le portrait ou la lithographie. — ***** 25 fr. l'album, 5 fr. chaque estampe.